Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/dernieramourpi00ohne

# DERNIER
# AMOUR

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASE-DRAMATIQUE, le 18 novembre 1890.

## DU MÊME AUTEUR

### ROMANS

### LES BATAILLES DE LA VIE

**Serge Panine**, *ouvrage couronné par l'Académie française*, 172e ÉDITION. — 1 volume grand in-18 . . . . . 3 fr. 50
**Le Maître de Forges**, 306e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50
**La Comtesse Sarah**, 182e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50
**Lise Fleuron**, 120e ÉDITION. — 1 vol. grand in-18 . 3 fr. 50
**La Grande Marnière**, 168e ÉDITION. — 1 vol. grand in-18. . . . . 3 fr. 50
**Les Dames de Croix-Mort**, 108e ÉDITION. — 1 volume grand in-18 . . . . . 3 fr. 50
**Volonté**, 130e ÉDITION. — 1 volume grand in-18 . . 3 fr. 50
**Le Docteur Rameau**, 118e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50
**Dernier Amour**, 100e ÉDITION. — 1 vol. grand in-18. 3 fr. 50
**Dette de Haine**, 80e ÉDITION. — 1 vol. gr. in-18. . 3 fr. 50
**Nemrod et Cie**, 80e ÉDITION. — 1 vol. gr. in-18. . . 3 fr. 50
**Le Lendemain des Amours**, 80e ÉDITION. — 1 vol. grand in-18 . . . . . 3 fr. 50
**Le Droit de l'Enfant**, 80e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50

---

**Noir et Rose**, 82e ÉDITION. — 1 vol. grand in-16 . . 3 fr. 50
**L'Ame de Pierre**, 1 volume grand in-16. Illustrations de E. BAYARD . . . . . 3 fr. 50

### THÉATRE

**Régina Sarpi**, drame en cinq actes. — 1 volume grand in-18. . . . . 2 fr. »
**Marthe**, comédie en quatre actes. — 1 volume grand in-18. . . . . 2 fr. »
**Serge Panine**, pièce en cinq actes. — 1 volume grand in-18. . . . . 2 fr. »
**Le Maître de Forges**, pièce en quatre actes et cinq tableaux. — 1 volume grand in-18 . . . . . 2 fr. »
**La Comtesse Sarah**, comédie en cinq actes (*Gymnase.*) — 1 volume grand in-18 . . . . . 2 fr. »
**La Grande Marnière**, drame en huit tableaux (*Porte-Saint-Martin*). — 1 volume grand in-18. . . . . 2 fr. »

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

S'adresser pour traiter, à M. PAUL OLLENDORFF, éditeur, 28 *bis*, rue de Richelieu, Paris.

GEORGES OHNET

# DERNIER AMOUR

*Pièce en quatre actes*

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis* RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1894

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

# PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| LE COMTE DE FONTENAY.... | MM. | RAPHAEL DUFLOS. |
| LE MARQUIS DE PRÉCIGNY. | | NERTANN. |
| LE BARON DE CRAVANT.... | | BURGUET. |
| MAITRE BERNARD-PELLIER. | | PAUL PLAN. |
| FIRMONT..... | | NUMÈS. |
| BERNEVILLE. ..... | | HIRCH. |
| TRÉSORIER..... | | RENOUX. |
| JAMES..... | | SEIGLET. |
| LA COMTESSE DE FONTENAY. | Mmes | AIMÉE TESSANDIER. |
| LUCIE ANDRIMONT ..... | | RAPHAELLE SISOS. |
| MADAME DE JESSAC..... | | VARLY. |
| MADAME TRÉSORIER..... | | AUGÉ. |
| UNE FEMME DE CHAMBRE... | | DAVENAY. |

# DERNIER AMOUR

## ACTE PREMIER

### L'hôtel de Fontenay.

A l'hôtel de Fontenay. Un salon dans les appartements réservés. — A gauche, au fond, dans un pan coupé, la porte de la chambre d'Armand. Au premier plan, une porte. — A droite au fond, dans un pan coupé, la porte conduisant au théâtre. — Au premier plan, une porte. — La porte au fond donne sur un vaste vestibule brillamment éclairé au haut de l'escalier d'honneur. Quand elle est ouverte, on voit arriver et passer les invités.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, PAUL, entrant du fond.

LE MARQUIS.

Ah! ici dans les appartements intimes du comte et de la comtesse nous serons tranquilles.

PAUL.

Pas trop!... De tous côtés nos comédiens ama-

teurs s'habillent... Ils ont fait de ce salon leur foyer. Les chambres, les cabinets de toilette sont aussi encombrés que les salons, par là, peuvent l'être.

Il va à droite et entr'ouvre une porte.

UNE VOIX DE FEMME, dans la coulisse.

Eh bien! Eh bien! on n'entre pas!

PAUL.

Ce n'est que moi!

LA VOIX.

Comment que vous! Mais c'est beaucoup trop! Voulez-vous bien fermer!

LE MARQUIS.

C'est madame de Jessac?

PAUL.

C'est madame de Jessac. (Devant la porte.) Mais si je ferme, je ne peux plus parler, et si je ne parle pas, vous ne saurez pas ce que j'ai à dire.

LA VOIX.

C'est assez juste! Eh bien! entrebâillez, mais ne regardez pas.

PAUL.

Pourquoi? Vous êtes très convenable... Vous êtes en corset et en jupon...

LA VOIX.

Comment le savez-vous?

PAUL.

Tiens! Et la psyché?...

LA VOIX.

Oh! l'horreur!...

PAUL.

Mais non.

LA VOIX.

Vous me paierez ça!

PAUL.

Faites attention à ce que vous allez dire : je ne suis pas seul à vous écouter...

LA VOIX.

Mais c'est indigne! On prévient au moins! Qui est avec vous?

PAUL.

Le marquis de Précigny.

LA VOIX.

Oh! Lui, ça m'est égal.

LE MARQUIS, riant.

Voilà un mot qui donne bien son âge à un homme!...

LA VOIX.

Bonsoir, marquis.

LE MARQUIS.

Bonsoir, comtesse. Vous savez que je suis de vos claqueurs.

LA VOIX.

J'y compte bien!... Baron, voyez donc où en est madame Trésorier?...

PAUL.

Où s'habille-t-elle?

LA VOIX.

La porte en face...

PAUL, allant et frappant.

Baronne... puis-je vous être bon à quelque chose?

UNE AUTRE VOIX, par la porte entr'ouverte.

Cher ami, donnez-moi du courage.

PAUL.

Vous avez peur?... Vous, l'étoile de nos théâtres mondains...

L'AUTRE VOIX.

On dit qu'il y aura des journalistes dans la salle.

PAUL.

Eh bien! Ils vous feront de bons articles...

L'AUTRE VOIX.

Oh! si j'en étais sûre! Vous qui connaissez tous ces messieurs parlez-leur pour moi.

PAUL, riant.

Je les supplierai de ne pas briser votre carrière.

L'AUTRE VOIX.

Vous êtes bête!

PAUL.

Merci. Serez-vous bientôt prête?...

L'AUTRE VOIX.

Dans un petit moment.

PAUL, revenant au marquis.

Ça veut dire une demi-heure.

LE MARQUIS.

Risquez donc un coup d'œil du côté du vestibule.

Paul remonte au fond. On voit le hall de l'hôtel, le haut du grand escalier et les invités qui arrivent lentement, cérémonieusement.

PAUL.

Et la mer montait toujours! La comtesse est là à l'entrée des salons qui fait les honneurs de sa maison... Grande dame, marquis, très grande dame.

LE MARQUIS.

Oui, mon cher enfant, mais si vous aviez connu sa mère...

PAUL.

Diable! ça ne me rajeunirait pas...

LE MARQUIS.

Sa mère! Dieu? Ai-je été amoureux de cette femme-là, aux environs de 1845!

PAUL.

Vous étiez alors attaché d'ambassade à Vienne.

LE MARQUIS.

Et j'avais votre âge... Un bel âge!

PAUL.

Résidiez-vous encore en Autriche lorsque mademoiselle Mina de Berzépébus, aujourd'hui ma cousine et comtesse de Fontenay, épousa le vieux prince de Schwarzbourg?

LE MARQUIS.

Non. J'étais alors à Madrid. Mais j'ai beaucoup connu le prince. C'était un homme superbe, élégant, spirituel, mais, quoique admirablement conservé, il avait soixante ans passés.

PAUL.

Alors pourquoi la belle Mina consentit-elle à l'épouser?

LE MARQUIS.

Par reconnaissance. Il y a des gens qui se donnent plus de mal pour se ruiner que d'autres pour faire fortune. Le père de Mina appartenait à l'espèce. Ne s'était-il pas ingénié, quittant Vienne et la cour, d'emmener sa femme et sa fille au fond de la Carinthie, pour y exploiter des mines d'étain... Il y avait englouti son dernier sou lorsque le

prince de Schwarzbourg vint fort à propos lui offrir des fonds pour continuer son entreprise...

PAUL.

Spéculation?

LE MARQUIS.

Non. Amour. Le prince avait vu Mina et pour elle il était prêt à tous les sacrifices. La jeune fille fut touchée... Son père la pria...

PAUL.

Et victime souriante elle se jeta, toute vivante, dans les puits de la Carinthie.

LE MARQUIS.

Qui, par une sorte de miracle, commencèrent alors à avoir un rendement énorme. De sorte que non seulement Schwarzbourg eut la femme qu'il adorait, mais encore une fortune colossale.

PAUL.

Oh! trop de bonheur! Cela ne pouvait pas durer!...

LE MARQUIS.

Et pourtant cela dura...

PAUL.

Jusqu'à l'arrivée d'Armand comme attaché militaire à Vienne, où vous étiez alors revenu comme ambassadeur. Vous avez assisté ainsi au début de leur passion... car ce fut une passion.

LE MARQUIS.

Véritable.

PAUL.

Et pour la princesse l'unique de sa vie.

LE MARQUIS.

L'unique. A cette époque-là il y avait huit ans

qu'elle était mariée. Elle n'avait pas d'enfant, et son mari, septuagénaire, revenu des rêves qu'il avait faits au début de leur union, semblait vouloir, par sa paternelle bonté, dédommager la jeune femme des déceptions que lui avait values le mariage. Jamais vertu n'avait été mieux affirmée que celle de la princesse. Tous les hommes à bonne fortune de la grande société viennoise avaient renoncé à l'attaquer : ils avaient déclaré la place imprenable.

PAUL.

C'est alors que la destinée voulant mettre cette invincible à une définitive épreuve suscita contre elle le comte de Fontenay.

LE MARQUIS.

Oui. C'est moi qui le présentai à madame de Schwarzbourg, et j'en eus aussitôt du regret, car il apparut clairement que rien d'indifférent n'existerait entre ces deux êtres également beaux et séduisants. Ils allèrent l'un à l'autre, les yeux brillants, le sourire sur les lèvres, la main ouverte, comme attirés par une force mystérieuse. On plaisante le coup de foudre... Et cependant je ne trouve pas d'autre expression pour vous expliquer leur émotion irrésistible, leur sympathie soudaine... Ils ne se connurent pas... ils se reconnurent... comme s'ils avaient été liés, déjà, dans une autre vie. Au bout d'une heure ils étaient amis... Seulement cette intimité souleva des tempêtes. Les galants dédaignés avaient supporté la défaite tant qu'elle avait été commune à tous, mais quand ils soupçonnèrent que là où ils avaient échoué, triomphait un autre, et un étranger...

PAUL.

Leur patriotisme s'émut autant que leur amour-propre...

LE MARQUIS.

Et comme Armand n'est point un modèle de patience, aux mauvais propos il allait répondre par des provocations lorsqu'une intervention décisive changea la face des choses. Le prince de Schwarzbourg était un gentilhomme de grande race. Il prit hautement fait et cause pour sa femme. Quelle explication y eut-il entre lui et celle qu'il aimait comme son enfant ? Eut-il à se montrer indulgent, et à quelles conditions le fut-il ? Nul ne le sut jamais. Il est cependant probable qu'il exigea le départ du comte, car Armand vint me demander un congé illimité. Alors, une fois seul en face de ceux qui s'attaquaient à la princesse, le vieillard choisit parmi eux le plus important, le plus brave, le plus dangereux. Et, un matin, au Prater, devant quatre des personnages les plus notables de la cour il abattit son adversaire d'une balle dans l'épaule.

PAUL.

Bravo !

LE MARQUIS, très simplement.

Désormais nul ne s'avisa plus de parler légèrement de la princesse. Ce que je viens de vous raconter est le prologue du mariage d'amour de Fontenay avec madame de Schwarzbourg... car un an plus tard le prince la laissait veuve...

PAUL.

Toutes les délicatesses.

LE MARQUIS.

A partir de ce jour l'existence de cette charmante femme vous est connue : elle s'est écoulée sous vos yeux. Vous avez été garçon d'honneur, il y a dix ans, quand Armand et elle se sont mariés, car vous n'étiez encore qu'un petit jeune homme... Vous êtes un des familiers de leur maison.

PAUL.

Qui est la plus agréable de Paris.

LE MARQUIS.

On y donne des dîners dont les menus sont des chefs-d'œuvre, des bals dont les invitations valent des titres de noblesse... Voilà maintenant qu'on y joue la comédie, et Armand s'est improvisé rival de Delaunay. Tout réussit à cet aimable couple. Le mari est la fine fleur de l'élégance, la femme est l'idéal de la bonté. On ne trouverait point, dans notre monde, un second exemple d'une union aussi parfaite, et si le bonheur disparaissait de la surface de la terre, c'est ici qu'il faudrait venir pour s'en réapprovisionner.

PAUL.

Moi je ne les quitte pas... Je crois que ça se gagne !

## SCÈNE II

LES MÊMES, BERNEVILLE, MADAME DE JESSAC, MADAME TRÉSORIER, costumées, TRÉSORIER, FIRMONT.

BERNEVILLE, entrant par le pan coupé de droite.

Comment, vous êtes seuls ici ? Eh bien ! Et les comédiens ?... Ils s'oublient à leur toilette... Et voilà qu'il est onze heures... Le public s'impatiente...

PAUL.

Voici madame de Jessac.

BERNEVILLE, allant au devant d'elles.

Et la baronne Trésorier. Ah ! charmantes !

MADAME TRÉSORIER.

Bonsoir cher auteur... Aimez-vous mon costume?

BERNEVILLE.

Vous l'embellissez !

MADAME DE JESSAC.

Ma jupe est bien, n'est-ce pas?

BERNEVILLE.

Elle est d'une discrétion désolante.

MADAME DE JESSAC.

J'ai fait faire la chemisette bouffante pour pouvoir chanter.

BERNEVILLE.

Exquise ! Avez-vous vu notre programme? L'illustration en est jolie n'est-ce pas? *Pendant le bal masqué*, comédie en un acte de M. Anatole Berneville. Ah !

MADAME DE JESSAC.

Un chef-d'œuvre !

BERNEVILLE.

Grâce à votre talent, grâce à votre beauté. (A madame Trésorier.) Chère baronne, je vous recommande bien votre... Ah !... Prenez garde... Je suis très chatouilleuse... C'est un des gros effets de la pièce !... Dites-le bien, comme nous l'avons réglé.

MADAME TRÉSORIER.

Soyez tranquille... je l'ai répété hier soir avec mon mari...

Trésorier entre par le fond.

BERNEVILLE.

Ah ! Le voilà, ce cher ami.

MADAME TRÉSORIER.

Georges... Comment est disposée la salle?

TRÉSORIER.

Merveilleusement... Mais on s'énerve un peu... Il faut commencer, la comtesse m'envoie vous le dire!

MADAME DE JESSAC.

Ce sont les hommes qui ne sont pas prêts, comme toujours... Où est Firmont?

FIRMONT, entrant par le pan coupé de droite, type de vieux général.

A vos ordres, belle dame!

TRÉSORIER.

Oh! Est-il étonnant!

MADAME DE JESSAC.

Méconnaissable! Quel bon type de grognard!...

FIRMONT.

Le glorieux débris de nos grandes guerres... (Reprenant sa voix naturelle.) Tout ça, mes amis, c'est parfaitement bien — mais je suis très inquiet... Je viens de regarder par le trou du rideau... Au premier rang, j'ai reconnu le ministre de la justice.

BERNEVILLE.

Eh bien?...

FIRMONT.

Comment, eh bien? Mais c'est mon chef... dans mes moments perdus, je suis magistrat, moi.

TRÉSORIER.

Et vous avez peur qu'il vous destitue?

FIRMONT.

Pas du tout! J'ai peur qu'il ne me trouve pas

assez comique!... Ça pourrait nuire à mon avancement...

BERNEVILLE.

Je ne vois pas Perducières.

PAUL, revenant par le pan coupé de droite.

Il est sur la scène, il se gargarise.

BERNEVILLE.

Est-ce qu'il est malade ?

PAUL.

Rien... un courant d'air... mais vous comprenez : sa voix d'or ! Il a fait courir chez le pharmacien le plus voisin... On lui a rapporté une potion, et il se lotionne les cordes vocales...

BERNEVILLE.

Alors, en scène... en scène !...

FIRMONT.

Voilà le trac qui me prend... Quelle diable d'idée d'aller inviter mon ministre !...

Madame de Jessac, madame Trésorier, Firmont sortent par la porte, deuxième plan droite avec Trésorier.

LE MARQUIS.

Moi, je retourne dans la salle.

BERNEVILLE, rentrant agité.

Eh bien ! mais et le comte ?... Vous n'avez pas vu le comte ?

PAUL.

Entrez donc chez lui. (Berneville entre à gauche, pan coupé.) Il doit être prêt depuis longtemps. Il joue en habit noir.

BERNEVILLE, reparaissant.

Personne, ni dans la chambre ni dans le cabinet de toilette. Il n'y a que son domestique.

LE MARQUIS.

Peut-être est-il auprès de la comtesse ?

BERNEVILLE.

Mais non, à l'instant elle me disait qu'elle ne l'avait pas vu de la soirée.

PAUL.

Il est sur la scène...

BERNEVILLE, très agité.

J'en viens !... Alors ?...

PAUL.

Alors... mon cher, c'est très extraordinaire...

BERNEVILLE.

Dites : incompréhensible !...

PAUL.

Allons ! Berneville, ne vous agitez pas... Je vais m'informer. Tenez, retournez auprès de vos interprètes. S'ils s'impatientent, calmez-les... cela vous calmera vous-même... Il n'est que onze heures dix... Il n'y a rien de compromis... Votre jeune premier se retrouvera, soyez tranquille.

BERNEVILLE, consterné.

Ah ! mon Dieu ! un soir de première !...

## SCÈNE III

LE MARQUIS, PAUL, JAMES.

Le marquis et Paul se regardent.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que ça veut dire?

Entre James.

PAUL.

Attendez, James va nous renseigner. James, nous cherchons M. le comte, sans pouvoir le trouver. Savez-vous où il est?

JAMES.

Mon Dieu! Monsieur le baron...

Il s'interrompt et reste embarrassé.

PAUL.

Eh bien?... Est-ce donc si compliqué?...

Madame de Fontenay paraît au fond.

LE MARQUIS.

Paul... la comtesse!

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LA COMTESSE.

Que se passe-t-il donc? Depuis une demi-heure, le spectacle devrait être commencé. Est-ce qu'il y a quelque incident imprévu?... (souriant.) Est-ce que la censure interdit la pièce?

PAUL.

Non, comtesse, rassurez-vous. Dans un instant...

LA COMTESSE.

Mais c'est que voilà plusieurs fois qu'on me dit dans un instant... Moi, j'ai de la patience, mais mes invités n'en ont plus... Où sont les acteurs?

PAUL.

Là, sur la scène. (Elle fait un mouvement pour y aller.) Ah ! n'y allez pas, vous les troubleriez...

LA COMTESSE, étonnée, regardant Paul.

Moi ?... Soit, je n'irai pas... Mais d'ici je peux voir... Oui, ils sont là. Firmont, Perducières, mesdames Trésorier et de Jessac?... (Elle les regarde, les voit embarrassés. — Avec un trouble soudain). Marquis... Paul... Mon mari ?...

LE MARQUIS.

Ma chère Mina.

PAUL.

Il va être ici dans une minute...

LA COMTESSE.

Il n'y est donc pas ?... (Voyant le domestique.) James... Par lui nous allons savoir... Le comte, votre maître, où est-il ?...

JAMES. Il s'avance en scène, hésitant.

Madame la comtesse...

LA COMTESSE, avec force.

Ah ! Parlez, je vous l'ordonne !

JAMES.

M. le comte est sorti.

LA COMTESSE.

Sorti ! (Avec stupeur.) A l'heure où il ne devrait

songer qu'à ses invités, au monde qui emplit sa maison... il s'en va... (se tournant vers le domestique, avec anxiété.) Depuis combien de temps est-il sorti?

JAMES.

Depuis deux heures...

LA COMTESSE.

Et comment?

JAMES.

Tout seul, à pied...

LA COMTESSE.

Quels vêtements portait-il?

JAMES.

M. le comte venait de s'habiller. Il s'apprêtait à rejoindre madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Alors que s'est-il passé qui l'ait obligé à s'éloigner d'ici?

JAMES.

On a monté un télégramme. M. le comte l'a lu... il a poussé une exclamation, il a froissé le papier, l'a jeté dans la cheminée, puis il s'est écrié : « Je ne peux pas ne pas y aller !... » Il m'a demandé son chapeau, son paletot de fourrure, et au moment de descendre par l'escalier qui dessert le cabinet de toilette, il m'a dit : James, arrangez-vous pour qu'on ignore mon absence, je serai ici, dans une heure et demie, au plus tard... et il est parti. Il était neuf heures.

LA COMTESSE, à part.

Ainsi il y a plus de deux heures maintenant.

JAMES.

Madame la comtesse comprendra pourquoi j'hésitais à répondre.

LA COMTESSE.

C'est bien... Votre maître va rentrer, puisqu'il l'a dit... Allez prévenir M. Berneville qui s'impatiente, qu'on ne lèvera pas le rideau avant un quart d'heure.

James sort par la porte droite, deuxième plan.

## SCÈNE V

### LE MARQUIS, PAUL, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, avec une violente agitation.

Quelle horrible chose me cache-t-on ?... Car on ment... c'est certain... je le sens, je le devine !... Quoi ? Un accident ?... Mais non, on me le dirait... Un duel... Le soir, c'est impossible !... Alors quoi ? Mon Dieu ? Quoi ?

LE MARQUIS.

Comtesse, voyons... ma chère amie...

LA COMTESSE, frappée par une idée.

Ah ! le télégramme, qu'il a jeté dans la cheminée... si je pouvais le retrouver...

Elle s'élance vers la gauche et entre dans la chambre de son mari.

PAUL.

Je suis gagné par son inquiétude...

LE MARQUIS.

Cette absence est inouïe !...

LA COMTESSE, entrant, le papier bleu à la main. — Sans s'occuper des deux hommes.

Le voilà ! A demi brûlé, mais lisible encore. (Elle le lisse avec sa main.) Voyons ! (Elle a un éblouissement

et passe sa main sur ses yeux. Elle lit pour elle seule.) « Je ne vous ai pas vu aujourd'hui. Le temps m'a « paru très long et je suis bien triste... Ne fut-ce « qu'un quart d'heure, venez. Lucie ! » (Elle reste anéantie, le papier à la main, les yeux fixes.) Lucie !... Une femme !... (Avec des larmes dans la voix.) Et c'est sur un simple mot d'elle qu'il a tout quitté : sa maison en fête, ses amis, moi-même...

LE MARQUIS, effrayé, s'approchant.

Eh bien ! Comtesse !

LA COMTESSE, se lève.

Ah ! vous étiez là ?... Je vous demande pardon...

PAUL.

Est-ce que...

LA COMTESSE, affectant un air rassuré, et riant nerveusement.

Oh ! Rien !... On est fou de se tourmenter !... Rien, vous dis-je ! Tout est expliqué... (Faisant un pas en avant et reprise par ses pensées.) Cette femme, depuis combien de temps la connaît-il ?... Quelle domination elle exerce sur lui !... Si elle allait vouloir me le prendre, l'emmener... Si j'allais ne plus le revoir ?... Ecoutez... Le voilà !... C'est lui !... Il revient !... (Elle passe son mouchoir sur son visage et avec un calme forcé.) Vous voyez... je vous le disais bien... (Elle remonte vers le marquis et Paul.) Mais il ne faut pas qu'il sache que je suis venue ici... et surtout que j'ai lu cette dépêche... Vous m'entendez, Paul, pas un mot...

Paul s'incline, la comtesse gagne le fond et sort.

LE MARQUIS.

Nous vantions leur bonheur... J'ai grand'peur que notre éloge ait été une oraison funèbre !

Il sort par le fond, à la suite de la comtesse.

## SCÈNE VI

PAUL, LE COMTE, puis BERNEVILLE.

PAUL, allant à lui.

Enfin, te voilà!

LE COMTE, étonné, souriant.

Quelle émotion!...

PAUL.

Eh! mon cher, on ne savait pas ce que tu étais devenu?

LE COMTE, inquiet.

On?... Qui, où?...

PAUL.

Mais... nos amis qui jouent la pièce avec toi.

LE COMTE, l'observant.

Alors, émotion seulement dans les coulisses?

PAUL.

Sans doute.

LE COMTE.

Bon! (Il regarde sa montre.) C'est vrai, il est onze heures passées... Heureusement je suis prêt... Imagine-toi une insupportable affaire qui m'est tombée sur la tête, au moment où je m'y attendais le moins. et qui m'a forcé à m'absenter pour une heure... Oh! rien qui me touche personnellement...

PAUL, abondant dans son sens.

Oui...

LE COMTE, revenant à sa préoccupation.

Ainsi, personne autre que vous n'a pu se douter de mon absence?...

BERNEVILLE, entrant vivement par la droite.

Ah! cher comte, enfin, vous êtes prêt!...

PAUL.

Tu vois, Berneville, lui-même...

BERNEVILLE.

Ah! mon Dieu! comme vous êtes pâle! Mais votre figure n'est pas faite...

LE COMTE.

C'est vrai... une seconde...

Il fait un pas pour aller chez lui.

BERNEVILLE, l'arrêtant.

Non! Pas chez vous! Encore du temps perdu. (Criant à gauche.) Nous avons là le coiffeur qui a grimé ces messieurs... (Cointet entre.) Une pointe de rouge. (Le comte s'assied et le coiffeur l'arrange.) On peut toujours jouer l'ouverture, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Parfaitement!

BERNEVILLE, courant au pan à droite.

Frappez! Frappez les trois coups. (On entend les trois coups.) Vous êtes bien sûr de votre rôle?

LE COMTE, gaiement.

Gravé sur le bronze.

BERNEVILLE.

Vous concevez ma préoccupation?... (Courant à la porte du pan coupé.) Perducières, guettez bien votre entrée... (Revenant.) Je joue une si grosse partie!... Si la pièce réussit ce soir, pour moi c'est la Comédie-Française... Oui, le prince me le disait encore

ce matin, le Comité n'osera pas refuser cette satisfaction aux abonnés du mardi !

LE COMTE, se levant.

Eh bien ! Allons conquérir la maison de Molière...

PAUL, à part.

Si ce diable de garçon-là a eu des émotions ce soir, il a une fameuse puissance sur lui-même !...

LE COMTE.

Suis-je bien ainsi ?

BERNEVILLE.

Admirable.

LE COMTE.

Cravant passe devant, comme dit ta devise... Et nous, Berneville, au triomphe !

Ils sortent par la droite.

## SCÈNE VII

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS, ouvrant la porte du fond. La comtesse paraît et le suit.

Ils sont tous en scène... Voyons, Mina, qu'y a-t-il ?

LA COMTESSE.

Il y a que, brusquement, je viens d'être saisie de l'horrible soupçon que mon bonheur est perdu, que mon mari m'abandonne et me trahit !

LE MARQUIS.

Et qu'est-ce qui motive ce soupçon ? Son absence... et ce télégramme ?

LA COMTESSE, le lui tendant.

Lisez-le. (Avec une agitation croissante.) Ce que je viens de souffrir et ce que j'endure... ce n'est pas croyable !... Avoir le bonheur le plus complet qu'une femme puisse rêver... Et, en une seconde, tout perdre !... le présent, l'avenir... n'avoir même plus le droit de croire au passé... Ce passé radieux, tout plein de joies, de sourires et d'ivresses, et qui n'a été, peut-être, lui aussi, qu'un long mensonge ! (on entend applaudir à la cantonade et crier bravo. — Musique cesse.) Du reste tout n'est-il pas mensonge?... Tout! Jusqu'à cette fête... qui va servir à cacher mes larmes !...

LE MARQUIS, après avoir lu.

Voyons, calmez-vous, et tâchons de raisonner... Rien, dans l'attitude d'Armand, n'avait-il pu vous mettre en éveil ?

LA COMTESSE.

Rien. Il était chaque jour le même. Ses occupations, ses heures de sortie n'étaient point changées. Je l'ai trouvé... à mon gré, disposé à m'accompagner et toujours aimable, empressé, souriant...

LE MARQUIS.

Et cette Lucie... aucune présomption? Quelqu'une de vos amies porte-t-elle ce nom ?...

LA COMTESSE.

Aucune...

LE MARQUIS.

Cherchez bien.

LA COMTESSE.

Oh ! Depuis un quart d'heure ma pensée bouillonne !... Croiriez-vous que j'ai eu un instant l'idée que, peut-être, avant son mariage avec moi... Armand avait eu une fille dont il n'avait point voulu me parler, et dont il s'occupait secrètement.

LE MARQUIS.

Eh ! Mais...

LA COMTESSE.

Mais non, c'est impossible ! Comment depuis dix ans, mon mari aurait-il gardé le silence, sachant tout l'amour que j'ai pour lui ? Nous n'avons pas d'enfant... Une fille d'Armand, mais je l'aurais prise, adoptée, chérie... N'était-ce pas lui encore ? Non ! Non ! Cette Lucie... une maîtresse !... une rivale et une rivale heureuse !

LE MARQUIS.

Cela ne me paraît pas démontré. Mais enfin, je l'admets... Alors ?

LA COMTESSE.

Alors... Que sais-je ! Je vous demande conseil... secours, protection !... Vous voyez bien que j'ai la tête perdue !...

LE MARQUIS, froidement.

Au moins dites-moi ce que voulez ?

LA COMTESSE.

Connaître la vérité. Etre sûre de ce que je soupçonne, savoir qui est cette femme, où elle habite, tout enfin...

LE MARQUIS.

Et puis ?

LA COMTESSE.

Comment : et puis ?

LE MARQUIS.

Je ne suppose pas que vous soyez disposée à entreprendre des recherches pour ne pas les pousser jusqu'à leur extrême conséquence. Si, comme vous l'avez déclaré tout à l'heure, votre mari vous abandonne et vous trahit, que ferez-vous ?

LA COMTESSE.

Ce que je ferai ?

LE MARQUIS.

Vous ne me répondez pas. C'est donc que vous avez saisi toute la portée de mon interrogation. Si vous commencez des recherches, vous pouvez être entraînée plus loin que vous ne voudrez. Vous arriverez alors à un éclat. Quelle en sera la conséquence ? Il n'en est que deux possibles : le pardon, qui vous replace dans la situation où vous vous trouvez à l'heure présente, avec des souvenirs douloureux et une froideur inévitable, en plus, ou bien la rupture...

LA COMTESSE, avec force.

Jamais! Je mourrais de ne plus vivre auprès de lui!

LE MARQUIS.

Alors ?...

LA COMTESSE, avec désespoir.

Je veux savoir!... Je souffre trop de mes soupçons... La réalité sera cent fois moins cruelle... Vous voyez que je suis folle!... Ayez du jugement pour moi... Donnez-moi un conseil, un bon !...

LE MARQUIS, froidement.

Un qui vous plaise enfin. N'attendez pas de moi pareille complaisance. Je ne vous dirai que ce que votre intérêt bien entendu m'inspirera.

LA COMTESSE se lève.

Non! Plus de raisonnements, plus de discussion !... Vous voulez m'empêcher de faire des recherches... Vous n'y réussirez pas... Le doute me tuerait... Et puis, s'il était innocent ? Car enfin, je l'accuse peut-être à tort. Qui sait s'il n'y a pas seulement des apparences ?... Comment croire que

lui, si aimant, si fidèle, si loyal, a pu me tromper bassement, ignoblement ?...

LE MARQUIS, doucement.

Un mari ne trompe pas bassement et ignoblement, quand sa femme ne sait rien... Le soin qu'il a pris de se cacher, témoigne de ses égards pour elle... Mon Dieu! La rage que vous avez de tout pénétrer et de tout connaître, vous autres femmes mariées, au risque de vous déchirer le cœur, est bien ce qu'il y a de plus déraisonnable au monde! La fidélité conjugale, que vous exigez, est une rareté presque introuvable... Si j'étais à votre place, au lieu d'ouvrir mes yeux tout grands, pour mieux voir, je les couvrirais avec mes mains pour être plus sûrement aveugle... Ne demandez pas à un homme ce qu'il ne peut pas vous donner, et contentez-vous de ce qu'il vous offre, son assiduité, sa bonne grâce, son égalité d'humeur. Voilà ce qui assure le bonheur de tous les jours... Pour le reste, c'est du roman, laissez-le aux livres et ne l'introduisez pas dans la vie.

LA COMTESSE.

Hélas! n'est-ce pas là pourtant ce qui en fait le charme? N'est-ce pas cette petite fleur de poésie qui met la pensée en fête et qui embaume le cœur? Sans cet au delà que reste-t-il ? Le terre à terre de l'existence, la banalité du monde, l'horreur de vivre! (Avec des larmes dans la voix.) Tenez, je pense à mon arrivée à Paris, après mon deuil, lorsque depuis dix-huit mois j'étais séparée d'Armand. Je le vois entrer. Il s'était arrêté à trois pas de moi tout pâle, puis un mouvement irrésistible le jeta à mes pieds, presque dans mes bras. Comme il m'aimait alors, que de douces paroles, que de tendres confidences! Peu à peu le jour avait baissé, et nous restions la main dans la main, les yeux dans les yeux, causant de l'avenir, sans souci du temps

écoulé... Voilà, mon ami, les seules heures qui comptent dans la vie, le reste n'existe pas et ne vaut pas la peine d'être défendu. Oui, vivre ainsi, dans la confiance, la douceur et la joie... ou ne plus vivre !

LE MARQUIS.

Mina !

LA COMTESSE.

Oh ! Je suis de sang-froid, maintenant. Je me retrouve. Mais je n'en deviens pas beaucoup plus raisonnable. Je vous remercie de tout ce que vous venez de me dire de sensé tout à l'heure. Il est certain qu'un peu de scepticisme et beaucoup de patience assureraient mon repos. Mais qui me les donnera ? Vous savez que j'ai un esprit exclusif et une âme ardente. N'essayez donc plus de m'amener à des accommodements incompatibles avec mon caractère... Aidez-moi de votre expérience. Donnez-moi le moyen de pénétrer le mystère que je veux éclaircir...

LE MARQUIS.

Vous avez la fièvre, ajournons la fin de cet entretien...

LA COMTESSE, avec fermeté.

Non, aucun délai, aucun retard.

LE MARQUIS.

Ah !... Alors, ma chère, si je vous ai bien comprise, vous venez de me demander, en termes vagues, mais enfin de me demander de vous faciliter la surveillance de votre mari. Pour appeler les choses par leur nom : de le faire espionner, filer, et d'avoir un rapport sur ses faits et gestes... Je ne me trompe pas, c'est bien là, n'est-il pas vrai, ce que vous désirez ?

LA COMTESSE, après une hésitation et avec effort.

Oui, c'est cela que je désire.

LE MARQUIS, avec vivacité.

Je voulais vous le faire dire! En êtes-vous là? Je n'osais pas le croire! Une femme telle que vous et à un homme tel qu'Armand?... Oh! n'espérez pas que je vous facilite une pareille entreprise!... Certes je vous suis bien dévoué, mais j'aime aussi votre mari... Voyons, songez qu'il vous faudra révéler votre secret, dévoiler votre faiblesse, montrer votre douleur, et à qui?... à quel abject confident...

LA COMTESSE, avec une expression de dégoût.

Oui, voilà jusqu'où la perte de la confiance et de la sécurité peut faire descendre!... Mais en suis-je responsable? (Avec force.) Attaquée, je me défends.

LE MARQUIS.

Par de mauvais moyens!...

LA COMTESSE.

Eh! Par ceux que je trouve. Une dernière fois, vous me refusez votre concours?

LE MARQUIS.

Absolument.

LA COMTESSE.

Je m'en passerai donc.

LE MARQUIS.

Songez que le procédé dont vous allez user, est un de ceux qu'un homme, du caractère de votre mari, pardonne le moins facilement.

LA COMTESSE.

S'il est innocent, il l'ignorera. S'il est coupable, que m'importe!

LE MARQUIS.

Applaudissements et acclamations à la cantonade.

Tenez! pendant que nous causons, vos comédiens

sont acclamés, et votre fête devient un triomphe !

LA COMTESSE, amèrement.

C'est bien là l'image de la vie : des joies vaines qui cachent de vraies douleurs.

LE MARQUIS.

Vous avez des devoirs à remplir... Allons... voici qu'on sort des coulisses.

Il la conduit jusqu'à la porte du fond. Acclamations nouvelles à la cantonade.

## SCÈNE VIII

LE MARQUIS, TRÉSORIER, puis BERNEVILLE, puis FIRMONT, MADAME DE JESSAC, MADAME TRÉSORIER, ARMAND, PAUL.

TRÉSORIER.

Ah! Marquis! Ah! quel succès!... Jamais nous n'avons rien eu de pareil !

BERNEVILLE.

Ah! mes amis! Quel effet! Comme tout a porté.

TRÉSORIER.

Ma femme, hein?

BERNEVILLE.

Certes, la baronne. Et les autres?...

TRÉSORIER.

Oui, les autres, mais ma femme!

Applaudissements.

BERNEVILLE, s'élançant vers la porte.

Au rideau !... Voilà qu'on les rappelle pour

la troisième fois... Oui, allez donc! Allez donc!

Acclamations.

VOIX.

L'auteur! l'auteur!

BERNEVILLE.

On m'appelle, mais je n'irai pas.

VOIX.

L'auteur! l'auteur!

BERNEVILLE, ne résistant plus.

Ah!

Il sort en courant.

TRÉSORIER.

Il est fou de joie.

BERNEVILLE, rentrant.

Ah! que je suis heureux! C'est une bien belle soirée pour moi!

LE MARQUIS, à part.

On dirait que son avenir en dépend!...

FIRMONT, entrant par le pan coupé de droite.

Eh bien! Je crois que nous en tenons un! Dieu que j'ai chaud!

BERNEVILLE, se jetant dans ses bras.

Ah! mon ami, vous avez été admirable!

FIRMONT, d'un air détaché.

Oui, on a paru assez content... Mais ce qu'il fallait voir, c'était mon ministre!... Sa figure d'abord était impassible... On a applaudi... Elle s'est éclairée... On s'est mis à rire franchement dans la salle... il a frappé ses deux pouces l'un contre l'autre... le contentement a tourné à l'enthousiasme... Le ministre alors n'a plus connu de bornes, il a fait chorus avec tout le monde. Il a rappelé à grands cris son subordonné... Il avait enfin compris

que mon succès, c'était l'apothéose du ministère!

PAUL, s'avançant, gaîment.

Ça, Firmont, c'est la croix au quatorze juillet!

LE MARQUIS, à part.

Pour ce qu'on appelle : services exceptionnels!

BERNEVILLE, courant à mesdames de Jessac et Trésorier.

Ah! Mesdames! Vous avez été splendides, admirables!...

PAUL, au marquis.

Il ne sort pas de là, lui, Berneville.

MADAME DE JESSAC.

Hein? La grande tirade a bien été, terminée par le : Je ne vous aime pas! Je ne vous ai jamais aimé.

FIRMONT, à Paul.

Oui, joliment. Elle l'a manquée complètement... Pour se rattraper, elle a fait un effet de hanche!... Alors tous les hommes ont applaudi!

PAUL, riant.

Bon!

MADAME TRÉSORIER.

Et moi, ma scène de jalousie avec mon amant.

TRÉSORIER.

Admirable, avec son amant.

FIRMONT, de même.

On n'en a pas entendu un mot!... Elle a tellement peur qu'on ne s'aperçoive qu'elle a la bouche grande, qu'elle la pince en parlant... Elle a toujours l'air de dire : petite pomme!

PAUL, riant.

Bien!

FIRMONT.

Quant à Fontenay, mon cher, on vous dira qu'il a été merveilleux... Il faut en rabattre... Certes il a un physique, qui le sert étonnamment, mais la voix est maigre, il n'articule pas, il ne sait pas se servir de ses bras... et enfin pas ça de composition!

PAUL, riant.

Parfait!... Alors de l'interprétation, qu'est-ce qui reste?

FIRMONT, étonné.

Mais... moi!

PAUL.

En effet! Et alors le succès s'explique tout naturellement!

FIRMONT.

Voilà!

Il remonte.

PAUL.

Eh bien! à la bonne heure. Je connais des cabotins... mais je n'en ai jamais rencontré de plus cabotin que cet amateur!

La comtesse, par le fond, entre avec quelques invités: hommes et femmes. Armand entrant par la droite, Berneville se précipite vers lui.

BERNEVILLE.

Ah! cher comte! Admirable! Vous avez été admirable!...

PAUL.

S'il ne l'avait pas dit, ça m'aurait manqué.

ARMAND, l'air riant.

Je suis charmé que vous soyez satisfait... Tenez, voici des spectateurs qui viennent vous complimenter.

Berneville remonte et est entouré.

PAUL, observant au premier plan à gauche.

Il est calme et souriant... (La comtesse descend à Armand.) Et il ne se doute pas que sa femme est instruite... Il est sans défiance, lorsqu'elle... Ah! la lutte n'est pas égale.

LA COMTESSE, à Armand.

Vous avez été excellent.

ARMAND, très affectueux.

C'était désir de vous plaire. Je ne jouais que pour vous. Je suis heureux que vous soyez contente...

LA COMTESSE, elle l'observe comme pour essayer de lire sur son visage.

On vous a beaucoup applaudi.

ARMAND.

Vos applaudissements sont les seuls qui comptent pour moi.

Armand et la comtesse sont au milieu du théâtre au second plan. Deux invités descendent du fond, l'homme va à Armand, la femme à la comtesse.

PAUL, toujours à la même place.

D'un mot, je puis le mettre sur ses gardes.

L'homme qui causait avec Armand, va rejoindre la comtesse qui cause avec la femme. Armand descend en scène à droite.

PAUL, traversant le théâtre et allant à lui, parlant vivement.

Armand! Ecoute-moi, et comprends bien ce que je vais te dire... Tu sais que j'ai pour toi une véritable amitié.

ARMAND, souriant.

Eh là! Que de précautions!... Tu vas me dire des

choses désagréables, toi! Tu n'as pas été satisfait...

PAUL.

Il ne s'agit pas de cela...

La comtesse qui a observé le manège de Paul, quitte les deux invités qui remontent et sortent, et vient se mettre entre Paul et Armand.

LA COMTESSE, à son mari.

Armand, voici nos invités qui commencent à partir. Beaucoup ne vous ont pas vu. Vous feriez bien d'aller un instant au salon...

ARMAND, gaîment.

Vous arrivez à propos, ma chère, et je crois que vous venez d'interrompre Paul, fort heureusement pour moi.

Il remonte et sort par le fond.

## SCÈNE IX

LA COMTESSE, PAUL, INVITÉS au fond.

LA COMTESSE.

Qu'alliez-vous faire, Paul? Me trahir? (Geste de Paul.) Oh! ne vous en défendez pas! Je vous observais... J'ai lu dans votre pensée... Vous alliez prévenir mon mari!

PAUL.

C'est vrai!

LA COMTESSE.

Malgré votre promesse? C'est mal.

PAUL.

Dois-je donc l'abandonner à tous les risques qu'il peut courir, lorsqu'un mot dit par moi, en ce moment suffirait peut-être pour l'arrêter ? Je ne sais ce qui se passe... je ne veux rien savoir... Mais Armand et vous, je vous aime tendrement... Voyons, comtesse, laissez-moi lui parler.

LA COMTESSE, avec fermeté.

Non ! Oubliez ce que vous avez vu et entendu ce soir... c'est tout ce que j'exige de vous.

PAUL, il s'incline.

Qu'il soit donc fait comme vous le désirez...

## SCÈNE X

LES MÊMES, LE MARQUIS, ARMAND.

LE MARQUIS.

Ma chère comtesse, il est l'heure de prendre congé de vous. Vos derniers invités viennent de partir... (Avec une affectueuse expression.) Allons ! après toutes ces agitations, un calme repos.

LA COMTESSE, impassible. — Au baron.

Bonsoir, Paul.

LE MARQUIS, à Paul.

Vous m'accompagnez ?

PAUL.

Oui, marquis.

Ils remontent accompagnés jusqu'à la porte par Armand et sortent. La comtesse s'est assise.

## SCÈNE XI

LA COMTESSE, ARMAND.

LA COMTESSE, assise.

Avant de rentrer chez vous, prendrez-vous une tasse de thé ?

ARMAND, absorbé.

Non. Je vous remercie.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous, Armand ? (Il tressaille.) Il m'a semblé, au début de la soirée, que vous ne possédiez pas votre entrain habituel... Et, en ce moment, vous paraissez préoccupé.

ARMAND, s'efforçant de sourire.

Je suis un peu las... Mais je n'ai aucune préoccupation, croyez-le bien.

LA COMTESSE.

Je pense que si vous aviez des ennuis, vous auriez assez de confiance en moi pour ne pas me les cacher ?

ARMAND.

Quels ennuis pourrais-je avoir ?

LA COMTESSE.

Si vous en avez, en tout cas, je pense qu'ils ne viennent pas de moi...

ARMAND, avec émotion.

Non certes! Vous êtes la meilleure et la plus charmante des femmes : et vous savez bien que

j'ai pour vous autant d'estime que de tendresse... Des ennuis, à cause de vous, grand Dieu! Tout ce que j'ai éprouvé de joie et de bonheur, m'est toujours venu de vous.

LA COMTESSE, après un temps, l'interrogeant des yeux.

Alors, votre cœur est toujours le même pour moi?

ARMAND, inquiet.

Que signifie cette question? Seriez-vous à en douter?

LA COMTESSE.

Nous avons le même âge, mon cher Armand, et plus nous avancerons dans la vie, maintenant, plus auprès de moi vous paraîtrez jeune. Je n'y puis songer sans une cruelle angoisse. Hélas! le visage change, mais les sentiments restent immuables. Et ma tendresse pour vous est la même qu'il y a dix ans. Ce soir, en vous voyant sur ce théâtre, j'ai frémi en me disant que vous pourriez me jouer, à moi aussi, la comédie, et que je serais d'abord ridicule et ensuite malheureuse à en mourir.

ARMAND, très troublé.

D'où vous viennent ces pensées? C'est la première fois que vous me parlez ainsi.

LA COMTESSE, lui fermant la bouche avec sa main.

Oh! ne proteste pas! Tais-toi, écoute seulement ce que j'ai à te dire. C'est l'heure pour moi de te tenir ce langage... Tu sais combien je t'aime... Je t'en ai donné la plus grande preuve qu'une femme puisse donner! Je t'ai sacrifié mon orgueil, le respect de moi-même... J'ai risqué ma sécurité... celle d'un autre qui était admirable de confiance et qui a été sublime de générosité... Oh! je ne te

fais pas de reproches... Si je te rappelle ces choses, c'est pour te faire comprendre que le lien qui nous unit n'est point ordinaire, que plus que d'autres nous nous devons des ménagements... Les affections humaines peuvent changer, hélas!... En t'aimant sans avoir le droit de t'aimer, je t'en ai donné, moi-même, la preuve... Eh bien! si ton cœur jamais se détourne de moi, ne m'impose pas l'horreur du soupçon, la torture de la jalousie... Ne fais pas de moi la fable de notre monde... Tu me dois au moins la franchise : un aveu de toi me tuera peut-être, mais je te bénirai encore, car tu ne m'auras pas fait souffrir.

ARMAND, avec douceur et tendresse.

Rassurez-vous : vous n'avez rien à craindre de moi. Je vous aime de toute mon âme.

LA COMTESSE, elle se jette dans ses bras.

Armand!

ARMAND, se lève.

Allons! oubliez ces folies, la nuit emportera toutes vos inquiétudes, et demain vous n'y penserez même plus.

Il l'embrasse sur le front. Elle l'accompagne jusqu'au seuil de son appartement. — Il sort.

## SCÈNE XII

LA COMTESSE, seule. Elle reste un instant debout, immobile, songeuse, puis avec éclat.

Ah! malheureuse que je suis! Comme il s'entend

à me tromper ! Quelques paroles de tendresse et me voilà à sa merci ! Et ce n'est que mensonges, j'en suis sûre !... Coûte que coûte, demain je saurai la vérité !

Rideau.

---

# ACTE DEUXIÈME

Un salon dans la villa de Lucy. — Tentures claires, mobilier élégant et coquet, porte-fenêtre au fond donnant sur un jardin. — Dans un pan coupé à gauche et à droite, portes. Canapé, tables, etc... Au premier plan, portes à droite et à gauche.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LUCIE, BERNARD-PELLIER
ARMAND.

BERNARD-PELLIER, très élégant, très galant.

Je suis très touché, mademoiselle, croyez-le bien, que vous ayez pensé à me confier le soin de vos intérêts.

LUCIE.

N'était-ce pas tout naturel?... Depuis trois mois que j'habite Paris, vous êtes, monsieur, en exceptant mon cousin, M. de Fontenay, la seule personne

avec laquelle je sois entrée en relations. J'ai vécu très retirée, dans cette villa de l'Avenue Maillot, avec ma bonne et chère tante. Hormis le facteur qui apporte ici les lettres et les journaux, nul, j'en suis sûre, ne connaît mon nom... Comme on me voit sortir à des heures régulières, pour me promener dans le Bois de Boulogne avec mon lévrier Michigan, on m'appelle la dame au chien... Voilà tout ce qu'on sait de moi... Et c'est assez peut-être pour qu'on en dise du mal... Jusqu'à ces jours derniers, j'ai été très tranquille, très heureuse. Brusquement le malheur s'est abattu sur cette maison... Ma tante, madame Mathisen, une femme parfaite qui ne m'avait pas quittée depuis que j'ai perdu mon père et ma mère, m'a été enlevée en quelques heures par un mal foudroyant, et désormais, dans la vie, me voilà seule.

ARMAND, protestant.

Lucie...

LUCIE.

Oui, mon cher comte, je serais une ingrate si je n'appréciais pas à leur valeur, tous les témoignages de sympathie et de dévouement que j'ai reçus de vous, mais rien ne remplace, croyez-moi, une affection toujours présente. Dans le premier instant, je me suis sentie si isolée, l'avenir s'est offert à moi si vide que j'ai pensé à repartir pour mon pays, pour l'Amérique, où au moins je retrouverais le passé... si douloureux pourtant!... Et puis j'ai réfléchi, et moitié entraînée par mon penchant, moitié gagnée par les prières d'un ami, (Tendant la main à Armand.) je me résigne et je reste.

BERNARD-PELLIER.

Et vous avez grandement raison. Nulle part au monde vous ne serez plus tranquille qu'ici, au point de vue matériel, (Insistant.) plus libre.

LUCIE.

Oh! cela, peu importe! Je me plie à tout... et sans grand effort. J'ai été élevée auprès des grands lacs du Canada, au bord du Saint-Laurent, dans les larges plaines et les vastes forêts, courant à mon gré, comme un cheval sauvage... Et, du jour au lendemain, j'ai dû m'enfermer dans la petite ville de Dorchester, pour liquider mon héritage... Puis, autre changement, je suis venue ici, et il m'a fallu m'habituer à vos façons françaises, qui ne sont pas du tout conformes à nos habitudes américaines... Eh bien! je m'y suis faite, et j'ai tout transformé en moi, même mon caractère...

ARMAND, souriant.

Oh!

LUCIE, de même.

Non? Je me flatte?... Je ne me suis pas civilisée autant que je le crois? En tout cas l'intention était bonne!... Et, si je ne suis pas plus complètement changée, peut-être la faute est-elle surtout à ceux qui avaient la charge de me guider et de me conseiller.

ARMAND, gaîment.

Allons, le vrai coupable, c'est moi. Mais fallait-il vous faire perdre cette spontanéité, cette franchise, qui sont un des charmes de votre nature, et grâce auxquelles depuis un quart d'heure vous mettez M. Bernard-Pellier, au courant de toutes les circonstances de votre vie...

LUCIE, à Armand.

J'ai trop parlé?

ARMAND.

Non! car vous êtes charmante à entendre.

BERNARD-PELLIER.

Et croyez bien, mademoiselle, que votre confiance...

LUCIE.

Oh! je sais... Le notaire : un confesseur laïque... comme on dit dans votre pays... Mais je ne veux pas abuser de votre complaisance... Quels sont les papiers que je dois vous remettre?

BERNARD-PELLIER, changeant d'allure, et prenant le ton de l'homme d'affaires.

Madame votre tante était originaire de quel pays?

LUCIE.

De Hollande, comme mon père... Son nom de jeune fille était Clara Andrimont. Elle avait épousé M. Cornélis Mathisen, armateur à Dordrecht... et avait hérité de lui aux termes de son contrat...

BERNARD-PELLIER.

Donation au dernier vivant?

LUCIE.

Parfaitement.

BERNARD-PELLIER.

Nul autre que vous n'est habile à succéder?

LUCIE.

Nul autre.

BERNARD-PELLIER.

Il faut donc me donner l'acte de naissance de la défunte, son acte de mariage, son contrat avec Mathisen... Votre acte de naissance à vous... (Reprenant le ton léger et galant.) Mademoiselle, je vais savoir votre âge...

LUCIE.

J'ai vingt-trois ans... je ne les cache pas.

BERNARD-PELLIER.

Ils sont assez beaux à montrer.

LUCIE.

Aurez-vous la patience d'attendre que je cherche dans mes papiers? Je crains que tout ne soit un peu brouillé?

BERNARD-PELLIER.

Je suis à vos ordres. Et puisque le comte me tient compagnie, j'aurais bien mauvaise grâce à me plaindre.

LUCIE.

Je vous suis très obligée.

Elle monte vers la porte avec Armand.

BERNARD-PELLIER, seul en scène.

Charmante fille! Mais quel diable de rôle le comte joue-t-il ici? Il la couve des yeux, et lui parle avec un respect... N'est-il vraiment que son ami?... Nous allons bien voir.

Armand redescend en scène.

## SCÈNE II

BERNARD-PELLIER, ARMAND.

BERNARD-PELLIER.

C'est certainement à vous, comte, que je dois la marque de confiance que me donne mademoiselle Andrimont: je vous en remercie.

ARMAND.

Vous ne me devez aucune reconnaissance. C'est mademoiselle Andrimont, de son propre mouvement, qui vous a écrit pour vous demander de la venir voir... Elle s'est souvenue que c'est à vous, ayant découvert que vous étiez mon notaire, qu'elle

s'était adressée, il y a trois mois, à son arrivée à Paris, pour entrer en relations avec moi... Elle avait gardé bonne opinion de votre complaisance, de votre bonne grâce et de votre sagacité. Elle vous le prouve en vous donnant sa clientèle... Voilà tout.

BERNARD-PELLIER, étonné.

Je n'ai pas perdu le souvenir de cette première entrevue, entre elle et vous, dans mon cabinet... J'avais été émerveillé de l'originalité charmante de la jolie étrangère... Cette entrée en matière m'avait paru tout à fait romanesque... Il s'agissait, n'est-il pas vrai, d'une miniature qui aurait été envoyée quelque trente ans auparavant au vieux marquis de Pont-Croix, votre grand-père, et qu'elle réclamait comme le seul portrait qui existât de sa mère... C'était tout ce qu'elle souhaitait au monde... Le portrait ou plutôt... (Avec une intention bouffonne.) la croix de sa mère!...

ARMAND, très sérieux.

Mais vous avez tort de plaisanter... Rien n'était plus sérieux...

BERNARD-PELLIER.

Vraiment?

ARMAND.

La miniature qui était bien celle de Laurence de Pont-Croix, propre sœur de ma mère, était chez moi, comme mademoiselle Andrimont l'avait soupçonné...

BERNARD-PELLIER.

Et vous la lui avez rendue?

ARMAND.

Et je la lui ai rendue.

BERNARD-PELLIER.

De sorte que mademoiselle Andrimont est bien authentiquement votre cousine ?

ARMAND.

Germaine.

BERNARD-PELLIER.

Ah !... Excusez-moi, j'avais cru à quelque parenté...

ARMAND.

De pacotille...

BERNARD-PELLIER.

Dame ! Retour des colonies !... Mais, mon cher comte, puisque mademoiselle Andrimont est votre parente, pourquoi est-elle ainsi à l'écart ? La famille...

ARMAND.

Ah ! la famille ! Vous touchez là au point douloureux de la question.

BERNARD-PELLIER.

Douloureux ?

ARMAND.

La mère de Lucie s'était mésalliée... Elle avait épousé M. Andrimont, un bourgeois de Hollande... car il n'était même pas français. La jolie tante Laurence — elle était ravissante — n'avait point le culte de Sainte-Catherine... Son Andrimont, hardi et aventureux, lui plaisait infiniment mieux que le célibat. . Elle l'épousa malgré l'opposition de toute la famille.

BERNARD-PELLIER.

Moins la branche des Fontenay ?

ARMAND.

Oui... Andrimont et sa femme, profondément ul-

cérés, quittèrent l'Europe, fondèrent au Canada un établissement qui devint très prospère, d'où leur fille mademoiselle Lucie nous est arrivée, tenant d'Andrimont par le caractère, de Pont-Croix par la beauté, et des deux par la solide rancune qu'elle a vouée à tous ceux qui n'ont pas trouvé excellent le nom qu'elle s'honore de porter.

BERNARD-PELLIER.

De sorte que tous vos nobles parents...

ARMAND.

Quand je lui ai parlé d'entrer en relations avec eux, elle est devenue pâle et m'a répondu : Je ne veux rien leur devoir... Ma mère m'a répété vingt fois : Si un jour tu as besoin d'une aide ou d'un secours en France, ne t'adresse qu'aux Fontenay... Les autres, il ne faut plus les connaître... Ainsi conclut-elle, ne me parlez jamais d'eux.

BERNARD-PELLIER.

Et vous n'avez point renouvelé votre tentative?

ARMAND.

A quoi bon risquer de lui déplaire? Elle a un esprit très ferme et des idées très arrêtées. Je ne modifierais pas ses projets. Je viens la voir, un quart d'heure, tous les jours... Un peu plus peut-être, depuis qu'elle est toute seule, et très triste... C'est la créature la plus exquise qu'on puisse rêver. Simple et gaie comme un enfant, vous le saurez par la suite... très fière cependant et rude à la riposte quand on la contrarie... Avec ses allures décidées, elle inquiète d'abord, puis son charme se manifeste et on lui est acquis...

BERNARD-PELLIER.

Et riche avec cela?...

ARMAND.

Soixante mille francs de rente à elle... L'héritage de madame Mathisen va lui en donner autant. Vous voyez qu'elle est à son aise...

BERNARD-PELLIER.

Superbe parti!... Pourquoi ne point se marier?

ARMAND, après un froncement de sourcil et un court silence.

Elle ne veut pas !

BERNARD-PELLIER.

Elle ne pourra cependant pas toujours vivre ainsi. Lorsque sa tante existait... bon... mais maintenant? Toujours seule, avec la perspective d'un quart d'heure de visite de vous, en tout et pour tout, depuis le matin jusqu'au soir?... Cet état-là ne pourra pas se prolonger... Sans compter tout ce qu'il a de compromettant.

ARMAND.

Eh ! je le sais bien.

BERNARD-PELLIER.

Un homme tel que vous n'échappe pas longtemps à la curiosité publique... Vous voyant entrer ici, nul n'ira imaginer ce qui est... « Un ami pour mademoiselle Andrimont, le comte de Fontenay?... » dira-t-on. Il faut être Bernard-Pellier, et en avoir toutes les preuves que vous venez de me donner, pour le croire ! Mais n'importe qui ?... « Allons donc ! Le comte est l'amant de cette ravissante femme. »

ARMAND.

Taisez-vous ! Si elle vous entendait!

BERNARD-PELLIER.

Eh! Elle, ce ne serait rien encore. Mais supposez

que ce bruit parvienne jusqu'aux oreilles de madame de Fontenay...

ARMAND, l'attirant du côté opposé à celui par lequel Lucie est sortie.

C'est là mon inquiétude incessante !... Vous savez quelle affection profonde j'ai pour la comtesse... Elle pourrait prendre du souci des relations tout amicales que j'ai avec mademoiselle Andrimont... Et j'en serais au désespoir... Je suis donc obligé de me cacher, comme si je faisais le mal.

BERNARD-PELLIER, souriant.

Et, avouez-le, ce mystère n'est pas sans prêter à votre intimité un charme de plus ?... C'est la fable de l'Amour et de Psyché, accommodée au goût moderne... Mais si Psyché devenait curieuse, que feriez-vous ?

ARMAND, avec fermeté.

Je lui dirais tout... J'ai bien souvent regretté d'avoir manqué de franchise tout d'abord. Mais quand on s'est embarqué dans une tromperie, on a embarras et honte à faire retour en arrière, et à avouer. On se dit : Remettons à demain, l'heure présente est si douce, ne la troublons pas... Et, de remise en remise, on arrive à être pris en flagrant délit, sinon de mensonge, au moins de duplicité... Alors, pour obtenir l'oubli de torts légers, on est forcé de se donner cent fois plus de mal qu'il n'en aurait fallu pour vaincre au début toutes les résistances. Mais ces beaux raisonnements arrivent trop tard... Ce qui est fait est fait.

BERNARD-PELLIER, légèrement.

Comte, le cas échéant, vous pourrez faire appel à mon témoignage.

ARMAND, avec une gravité un peu menaçante.

Pour le moment, je ne réclame que votre discré-

tion... Vous avez été très mondain, Bernard... Je vous crois bavard, dans les intervalles de votre profession... S'il ne s'agissait que de moi, peu m'importerait... Mais il y va de la sécurité de deux autres personnes. Donc, mesurez aux conséquences qu'aurait un cancan, le souci que j'en éprouverais.

BERNARD-PELLIER, s'inclinant.

Je vous suis trop acquis, pour que vous puissiez douter de moi.

ARMAND, souriant.

Après ce que je vous ai dit, je n'en doute plus.

Lucie entre.

BERNARD-PELLIER.

Il n'est que son ami, mais il en est amoureux fou.

## SCÈNE III

LES MÊMES, LUCIE, elle a apporté des papiers.

LUCIE.

Je crois que vous trouverez là tout ce qui vous est nécesaire... J'ai réuni ces papiers divers en un dossier...

ARMAND.

Quel homme d'affaires vous faites !

LUCIE.

Si vous m'aviez vue aux prises avec les hommes de loi de Dorchester... Je leur tenais tête.

BERNARD-PELLIER.

C'est que vous aviez à votre service deux remarquables avocats : vos yeux !

LUCIE.

Les sollicitors d'Amérique ne sont pas aussi galants que les notaires de France. Ils auraient mis sur la note des frais : Avoir subi les œillades de miss Lucy... tant. Là-bas, rien n'est perdu... surtout pour les gens de justice...

BERNARD-PELLIER.

Avant de prendre congé de vous, mademoiselle, voulez-vous permettre que je jette un coup d'œil sur les pièces que vous me remettez ?

LUCIE.

Tenez, installez-vous là.

Elle le mène à la table.

BERNARD-PELLIER.

C'est l'affaire d'une seconde.

Il s'y assied et examine le dossier. Armand va au fond prendre sur une chaise son chapeau.

LUCIE, à Armand.

Vous me quittez déjà ?

ARMAND.

Il le faut. J'ai...

LUCIE, l'interrompant.

Chut ! Ne vous excusez pas. Vous êtes mille fois trop bon de venir perdre auprès de moi une si grande part de votre temps... Je serais ingrate si je ne vous en savais pas un gré infini, et sotte si je me permettais des exigences... Cependant les instants pendant lesquels nous sommes ensemble, sont ma seule distraction, ma seule joie. Quand vous êtes là, j'oublie mon chagrin... Quand vous partez, je retombe dans ma tristesse...

ARMAND.

Eh bien ! Je vais partir avec Bernard-Pellier, car

il est bon qu'il ne me voie pas si intime avec vous... Et avant le dîner, je ferai en sorte de venir encore vous dire un petit bonsoir.

LUCIE.

Non, ne revenez pas... J'aurais honte d'abuser ainsi de vous... Je ne sais ce qui se passe en moi depuis huit jours, le chagrin m'a énervée... J'étais plus forte et plus résolue autrefois... La solitude ne me faisait pas peur... Mais je retrouverai mon courage... Pardon... oubliez ce que je vous ai dit.

ARMAND.

Non, pas. Vous souffrez. Malgré tout ce que vous pourrez me dire, je reviendrai.

BERNARD-PELLIER, se levant et revenant.

Mademoiselle, c'est très complet... Et nous avons de quoi vous faire envoyer en possession... Mais, je vois dans vos actes que monsieur votre père se nommait Van Andrimont... Van... c'est la particule.

LUCIE, avec âpreté.

A partir de son mariage, mon père a signé Andrimont tout court, voulant que la famille de mademoiselle de Pont-Croix, puisqu'elle avait honte de lui, eût honte pour quelque chose!

BERNARD-PELLIER.

Mais vous, mademoiselle, ne pourriez-vous rétablir votre nom, conformément à l'état civil... Ce serait préférable.

LUCIE.

Non, monsieur, je tiens à m'appeler comme mon père... C'est ce que je puis faire de mieux ..

ARMAND, à Bernard-Pellier.

Vous voyez...

BERNARD-PELLIER.

Est-ce que vous partez, comte? Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter une place dans ma voiture?

ARMAND.

Oui, vous me jetterez rue Royale, en passant...

BERNARD-PELLIER.

Mademoiselle, comptez sur mon zèle...

LUCIE.

Et vous, mon cher maître, sur ma reconnaissance.

ARMAND.

Au revoir, Lucie... à tout à l'heure!

Elle conduit les deux hommes vers le fond, les suit un instant des yeux, puis revient en scène, marche distraitement vers la cheminée, à droite, sur laquelle est un bouquet auquel elle prend une fleur qu'elle respire une seconde et qu'elle jette ; puis elle sonne.

## SCÈNE IV

LUCIE, UNE FEMME DE CHAMBRE,
puis LA COMTESSE.

LUCIE.

Prenez mon ouvrage, les livres, et accompagnez-moi au kiosque du jardin...

LA FEMME DE CHAMBRE, s'arrête.

LUCIE, qui a jeté un manteau sur ses épaules.

Eh bien! Pourquoi ne faites-vous pas ce que je vous dis ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

C'est qu'il y a là quelqu'un qui demande à parler à mademoiselle.

LUCIE.

Quelqu'un...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, mademoiselle, une dame qui insiste beaucoup... Sans cela, je ne me serais pas permis...

LUCIE, avec impatience.

Vous avez eu tort. Vous savez que je ne veux recevoir personne...

LA COMTESSE, paraissant.

Même si on se présente au nom du comte de Fontenay?

LUCIE, très simplement.

Non, madame, et quiconque se présentera ici en invoquant le nom que vous venez de prononcer, sera sûr d'y être bien accueilli.

La femme de chambre sort.

## SCÈNE V

LUCIE, LA COMTESSE.

LUCIE, montrant ses vêtements noirs.

Madame, excusez-moi si je ne voulais pas vous recevoir... mais vous le voyez, je suis dans la tristesse... et je cherche la solitude,

LA COMTESSE, l'examinant.

On m'a dit que vous veniez de perdre une personne que vous aimiez tendrement.

LUCIE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Et vous voilà seule, livrée à vous-même, si jeune!... (Avec une émotion croissante, à demi-voix, comme à elle-même.) Je pourrais avoir une fille de cet âge... Comment ne l'aimerait-on pas?

Elle étouffe un sanglot.

LUCIE, sans bouger de place.

Oh! madame... vous pleurez? J'ai mal compris ce que vous venez de dire... mais vous avez de la peine...

Elle veut aller à elle. La comtesse fait un geste pour la repousser.

LA COMTESSE.

Rien! rien... Un souvenir!

LUCIE.

Vous aussi, vous avez souffert...

LA COMTESSE, d'une voix sourde.

Cruellement. (Reprenant possession d'elle-même.) Mais ne parlons point de moi... parlons de vous... Ainsi seule au monde?

LUCIE, s'assied à droite de la table.

Tout à fait seule, si la Providence n'avait pas envoyé près de moi, pour me servir, m'encourager et me conseiller, l'ami le plus dévoué.

LA COMTESSE, avec émotion.

M. de Fontenay.

LUCIE.

Oui, madame... Mais expliquez-moi... Il vous a dit...

LA COMTESSE, l'interrompant.

Quel vif intérêt il vous porte...

LUCIE.

Vous ne pouvez vous figurer combien il a été bon pour moi, pendant ces tristes jours... C'est à lui que j'ai dû de ne pas tomber dans le plus profond découragement. Jusque-là il m'avait témoigné beaucoup d'intérêt, ainsi qu'il vous l'a dit, mais c'est de cet instant seulement que j'ai pu comprendre qu'il avait une réelle affection pour moi.

LA COMTESSE, la regardant profondément.

Et combien y a-t-il de temps que vous connaissez le comte?

LUCIE, un peu étonnée.

Mais trois mois, à peu près... J'arrivais d'Amérique, et je n'étais pas encore installée ici, quand je l'ai vu pour la première fois.

LA COMTESSE.

Et il vous aime?

LUCIE,

Comment en pourrais-je douter, après toutes les preuves d'affection, de dévouement qu'il vient de me prodiguer?...

LA COMTESSE, avec vivacité.

Oh! mais comprenons-nous bien... Vous aime-t-il assez pour être prêt à tout sacrifier pour vous?

LUCIE, s'animant peu à peu.

La singulière question! Et quel changement d'attitude!...

LA COMTESSE.

Ah! Répondez...

LUCIE.

Vous avez dit, madame, en entrant chez moi, que vous veniez de la part du comte de Fontenay, et je vous ai accueillie comme je l'aurais accueilli lui-

même. Mais voilà que vous autorisant de cette confiance, vous voulez pénétrer le secret de ma pensée. Eh bien! c'est fini, il ne me plaît plus de vous répondre...

LA COMTESSE, avec âpreté.

Vous rougissez donc de ce que vous auriez à dire?

LUCIE.

Moi?

LA COMTESSE.

Oui, vous! Oh! maintenant, assez de précautions et de ménagements!... Parlons franc et parlons net... J'ai intérêt à savoir ce que le comte Armand fait ici, chaque jour... Et je n'en sortirai pas avant de connaître la vérité.

LUCIE, avec force.

Si je vous comprends bien, car ce que vous me faites entendre est assez nouveau pour moi, vous désirez savoir quel genre d'intérêt le comte veut bien me porter... C'est cela, n'est-ce pas? Eh bien! madame, il m'est facile de vous satisfaire. Jusqu'ici M. de Fontenay m'a témoigné l'intérêt cordial et attentif qu'on doit à une parente qui a besoin de conseils et de protection. Je lui en garde une très vive reconnaissance. En dehors de cela, tout ce que vous avez pu supposer est injurieux et faux.

LA COMTESSE, avec stupeur.

Sa parente!... Vous êtes sa parente?...

LUCIE, avec animation.

Doutez-vous de ce que j'affirme? Sa mère était sœur de la mienne...

LA COMTESSE, avec douceur.

Mademoiselle, je vous crois et je vous prie de me pardonner.

LUCIE.

Oh! cela ne suffit pas... Maintenant que je vous ai dit qui je suis, vais-je enfin, à mon tour, apprendre qui vous êtes? Car vous m'avez interrogée et il me tarde de savoir à quel titre et de quel droit?... Vous veniez de la part de M. de Fontenay? Comment se fait-il qu'il ne m'ait pas annoncé votre visite?... Il sort d'ici.

LA COMTESSE, avec douceur.

Je le sais... Oh! ne vous étonnez pas... Rien de ce qui l'intéresse ne me reste étranger.

LUCIE.

Madame!

LA COMTESSE.

Ne regrettez rien de ce que vous m'avez dit... Je suis renseignée maintenant sur vos véritables sentiments... Je vous ai fait subir une épreuve, et vous l'avez bien supportée.

LUCIE.

Mais, madame, quel intérêt si grand aviez-vous à connaître ce que je pense?... Tout à l'heure vous m'avez presque menacée, et à présent vous me parlez avec douceur... Est-ce encore un piège que vous me tendez? Il y a entre nous un mystère qu'il faut que je pénètre.

LA COMTESSE.

Ce que vous voulez savoir, le comte, quand vous le reverrez, vous l'apprendra lui-même. Soyez patiente.

LUCIE, avec une violence grandissante.

Et si je ne veux plus l'être?... J'ai été une fois déjà votre dupe... Tout dans votre attitude et dans votre langage est fait pour me troubler... pour m'irriter... Je veux que cela cesse... (La comtesse fait un

mouvement vers le fond.) Oh! n'essayez pas de sortir. Je vous en empêcherais! Je ne suis pas allée à vous, c'est vous qui êtes venue à moi... Il est certain que vous connaissez intimement le comte... Alors qui donc êtes-vous?

LA COMTESSE, avec gravité.

La comtesse de Fontenay.

LUCIE, avec stupeur.

Sa femme?

LA COMTESSE.

Sa femme.

LUCIE, après un temps.

Madame, si vous vous étiez nommée en passant le seuil de ma maison, vous auriez évité toute équivoque... (Avec amertume.) Mais peut-être vous croiriez-vous moins bien renseignée qu'en ayant gardé l'incognito... Rien que pour cela je ne regrette pas que vous soyez venue chez moi avec un masque, car ce qui m'importe, c'est qu'en me quittant vous ne conserviez aucune arrière-pensée.

LA COMTESSE, avec vivacité.

Eh! Il ne s'agit plus de votre sincérité, mais de la sienne... Il vous avait laissé ignorer mon existence?

LUCIE.

Comme il vous avait laissé ignorer la mienne.

LA COMTESSE, avec colère.

Ainsi, à l'une et à l'autre, il mentait!

LUCIE, réfléchissant.

Cependant, attendez encore avant de le condamner.

LA COMTESSE.

Allez-vous le défendre?

LUCIE, gravement.

Pourquoi pas, si c'est juste?

LA COMTESSE.

Et comment?

LUCIE.

Dès notre première entrevue, il m'a proposé de me faire reconnaître par tous les vôtres... C'est moi qui ai refusé.

LA COMTESSE.

Pourquoi?

LUCIE.

Parce qu'ils avaient mis autrefois mon père et ma mère au ban de la famille, et que je m'étais promis de leur rendre dédain pour dédain... (souriant.) Et puis, je suis une sauvage et j'ai voulu qu'on me laissât à ma sauvagerie...

LA COMTESSE, doucement.

Vous aurais-je donc fait peur?

LUCIE.

C'est probable.

LA COMTESSE, de même.

Et maintenant?

LUCIE.

Maintenant, je vous connais. Vous êtes entrée ici par ruse. Vous m'avez surprise sans défense. Il m'a bien fallu vous regarder et vous écouter... Malgré votre emportement, je vous ai devinée bonne... Vous avez pleuré et mon chagrin a sympathisé avec le vôtre... Vos soupçons, qui pouvaient m'offenser, je les ai déjà oubliés, et de tout ce que j'ai vu et entendu, depuis une heure, je ne me rappelle que vos larmes, et la douceur de votre voix.

LA COMTESSE, avec effusion.

Ah! chère enfant... Il y a longtemps que nous devrions nous connaître et nous aimer. Mais nous rattraperons le temps perdu.

LUCIE, souriant.

Vous ne me soupçonnez donc plus?

LA COMTESSE.

Vous?... Non, certes!... Avouez pourtant que mes inquiétudes étaient justifiées... Mais vos explications si franches, m'ont promptement convaincue.

LUCIE.

Que Lucie Andrimont est bien la cousine-germaine de votre mari, par conséquent votre parente.

LA COMTESSE.

Et qu'étant seule, livrée à elle-même, désormais sa place doit être auprès de moi... (Un silence.) Vous ne répondez pas?

LUCIE, avec embarras.

Je crains de vous mécontenter.

LA COMTESE, très agitée.

Refusez-vous donc mon offre?

LUCIE.

C'est ce que l'état de mon esprit et l'indépendance de mon caractère me conseillent.

LA COMTESSE, à part.

Tous deux libres, alors, de continuer à se voir... et loin de mes yeux?... Oh! c'est impossible. (A Lucie.) Ainsi, vous voudriez vivre retirée... comme par le passé?

LUCIE.

Je suis en deuil... et ma solitude me sera précieuse.

LA COMTESSE.

Moins précieuse, je l'espère, que l'amitié du comte et que la mienne.

LUCIE.

Entre cette amitié et ma solitude, dois-je donc choisir?

LA COMTESSE, avec fermeté.

Ne le comprenez-vous pas? A compter de l'heure où nous avons fait la lumière sur notre situation réciproque, il ne peut plus exister de relations séparées entre mademoiselle Andrimont et le comte de Fontenay. Il faut que mademoiselle Andrimont vienne, comme c'est son droit, chez la femme, ou qu'elle cesse de recevoir le mari. Comment justifieriez-vous, aux yeux du monde, une intimité dont je paraîtrais exclue, puisqu'on ne vous verrait pas dans ma maison? Toute conduite irréprochable exige une situation nette. Cette situation, je vous l'offre, venez auprès de moi: vous serez ma fille. Et quand on nous verra l'une près de l'autre, ceux qui se seraient risqués à médire, ne songeront plus qu'à approuver.

LUCIE.

Tout ce que vous me dites là, madame, est très juste et très vrai. Mais mon esprit n'y était point préparé, et je suis fort troublée... Laissez-moi le temps de réfléchir, et croyez, quel que soit le parti que j'adopte, que ce sera celui qui m'aura paru le plus digne de vous et de moi.

LA COMTESSE.

J'ai confiance en votre raison... Quand vous reverrai-je?

LUCIE.

Chez vous, madame, lorsque j'aurai pris ma ré-

solution, et soyez assurée que, quoi qu'il arrive, ce qui s'est dit entre nous aujourd'hui, ne sortira jamais de ma mémoire.

LA COMTESSE.

Au revoir, alors.

LUCIE.

Oui, madame, au revoir.

La comtesse sort.

## SCÈNE VI

LUCIE, seule ; elle revient en scène.

Ai-je quoi que ce soit à me reprocher vis-à-vis de cette femme ?... (Elle réfléchit un instant.) Non. Rien ! Ma conscience est tranquille... Mais lui ?... Etrange duplicité que la sienne !.. Il n'a jamais prononcé, devant moi, une parole qui trahît une arrière-pensée coupable... Et cependant que venait-il faire ici ? Dans quel but et avec quel espoir ? (Rêveuse.) Elle est du même âge que lui... Mais belle, encore, et digne d'être aimée... S'il l'aimait pourtant, il n'aurait pu se défendre de me parler d'elle... Et il a tout fait pour me laisser croire qu'il était libre... (Avec émotion.) Ah ! j'aurais dû, dès le premier jour, questionner ce notaire... Il m'eût dit tout ce que j'avais intérêt à savoir... (Avec lassitude.) A quoi cela m'aurait-il amenée ? A me détourner d'Armand. Et alors si cette amitié, qui seule a pu adoucir mon chagrin, m'avait fait défaut, que serais-je devenue ?... Ainsi, partout et toujours, incertitude... (Avec force.) Ah ! il faut cependant que je sache ce qu'il pense... Cela, à tout prix, je le veux ! (Armand entre du fond.) C'est vous !

## SCÈNE VII

LUCIE, ARMAND.

ARMAND, la voyant debout et un peu troublée.

Vous ne m'attendiez pas si tôt, Lucie.

LUCIE, tranquillement.

Vous pouvez venir quand il vous plaît : je vous attends toujours.

ARMAND, l'observant.

Cependant vous n'êtes pas toujours seule.

LUCIE.

D'où vient cette remarque ?

ARMAND.

De ce qu'en arrivant j'ai vu de loin une femme refermer la grille, puis monter dans une voiture arrêtée près de la petite rue...

LUCIE.

Et vous n'êtes pas, avouez-le, sans quelque étonnement.

ARMAND, souriant.

C'est vrai. J'étais habitué à vous considérer un peu comme la Belle au bois dormant... Autour de vous le mystère et la solitude.

LUCIE, de même, mais nerveuse.

De sorte que, la subite apparition d'une créature vivante et agissante, dérange votre quiétude! Je regrette beaucoup que vous ne soyez pas arrivé cinq minutes plus tôt, vous vous seriez rencontré

avec la visiteuse imprévue, et vous auriez été inquiet pour quelque chose...

ARMAND, très agité.

Que voulez-vous dire?... Qui donc sort d'ici?

LUCIE, rudement.

La comtesse de Fontenay.

ARMAND, avec stupeur.

Ma femme!...

LUCIE.

Un jour ou l'autre, n'était-ce pas inévitable?

ARMAND.

Lucie!... Ne me condamnez pas sans m'entendre!...

LUCIE, ironique.

Vous condamner? Et à quel propos? Ai-je lieu de me plaindre? Amie du mari d'abord, et ensuite amie de la femme!... Que pourrais-je ambitionner de plus?

ARMAND.

Lucie... je vous en conjure... Vous me mettez à une cruelle épreuve... Cessez ce persiflage. Ne dissimulez pas avec moi.

LUCIE, avec hauteur.

Dissimuler? Qui vous permet de penser que je me donne cette peine?

ARMAND.

Ah! vous vous fâchez? A la bonne heure! J'aime mieux votre colère que votre ironie... Vous m'en voulez, et je conviens que vous êtes dans votre droit. Eh bien! expliquons-nous, donnez-moi les moyens de plaider ma cause. Je pense vous avoir montré assez d'affection pour mériter d'être traité avec plus d'indulgence.

LUCIE.

Mais vous vous méprenez complètement. Je ne vous adresse aucun reproche, et je ne vous demande aucune justification. C'est vous qui paraissez irrité. Pourquoi voulez-vous que je vous traite en criminel? Parce que vous avez une femme et que vous n'en avez jamais parlé jusqu'ici? Mais quand vous êtes entré chez moi, vous a-t-on demandé si vous étiez marié ou célibataire? Qu'importait que vous fussiez libre ou non? (Dédaigneusement.) Pour ce que je voulais faire de vous, c'était très indifférent, et cela continue à l'être. Vous n'aviez pas de femme? Fort bien. Vous en avez une? Encore mieux! Alors que signifient vos alarmes? Rien n'est perdu, croyez-le bien, ni pour vous, ni pour moi : il n'y a qu'un ménage de plus, voilà tout.

ARMAND, s'efforçant de sourire.

Soit. J'étais pour moi plus sévère que vous ne l'étiez vous-même.

LUCIE.

Oh! ne chantez pas victoire. Votre affaire n'est pas encore bonne. Car si vous n'êtes pas coupable envers moi, vous l'êtes singulièrement envers votre femme. Que vous ne m'ayez point parlé d'elle, soit. Mais comment expliquez-vous que vous ne lui ayez point parlé de moi?

ARMAND.

C'est cependant fort simple : ma conduite d'un côté était la conséquence de ma conduite de l'autre. Il fallait à chacune tout révéler ou tout taire.

LUCIE.

Vous croyez?

ARMAND.

La comtesse aux premiers mots dits par moi, se

serait écriée : « Votre cousine?... Amenez-la!... » Seriez-vous venue?

LUCIE.

Non.

ARMAND.

Vous voyez. Alors elle serait venue elle, et plus tôt, mais inévitablement aurait eu lieu cette entrevue dont vous ne me dites rien, quoique j'aie hâte d'en savoir le résultat.

LUCIE.

L'entretien a d'abord été orageux, car la comtesse arrivait avec l'idée que vous la trompiez... (Geste d'Armand.) Oh! tout simplement! Et à sa place toutes les femmes en auraient cru autant... Mais ceci ne me regarde pas, ce sont vos torts personnels et vous vous débrouillerez chez vous, comme vous pourrez... En ce qui me concerne, mes explications ont ramené la comtesse à une plus juste appréciation des choses, et, au bout d'une demi-heure, nous étions tout à fait en confiance.

ARMAND, se mordant les lèvres.

Alors?

LUCIE.

Alors j'ai pu juger pleinement quelle femme parfaite est madame de Fontenay. J'ai été désolée d'avoir contribué, même inconsciemment, à troubler son repos, et j'ai pris la résolution formelle de tout faire pour lui rendre la sécurité dans le présent et lui éviter toute peine dans l'avenir... Aussi, je suis bien aise que vous soyez là, car j'ai une résolution à prendre, et celle que je prendrai, c'est vous qui me la dicterez.

ARMAND.

Comment cela?

LUCIE.

La comtesse, me voyant seule au monde, dans un mouvement d'exquise bonté, m'a engagée à me rapprocher d'elle, et m'a proposé de vivre à ses côtés...

ARMAND.

Je n'en suis pas surpris. C'est la meilleure et la plus généreuse des femmes!...

LUCIE.

Eh bien! Que dois-je faire?

ARMAND.

Accepter.

LUCIE.

Le puis-je?

ARMAND.

Qui vous en empêcherait?

LUCIE.

Vous... peut-être.

ARMAND.

Moi?

LUCIE, très grave.

Oui. Depuis que la comtesse s'est révélée subitement à moi, depuis que je l'ai vue, que j'ai causé avec elle, bien des choses qui jusque-là me paraissaient naturelles, me semblent maintenant équivoques... Entre un homme et une femme, il peut exister plusieurs sortes d'affection, et il faut que je sache quelle est celle que vous avez pour moi... J'ai eu des doutes quelquefois à ce sujet... Je n'en veux plus avoir. Connaissant votre femme, c'est une question de dignité, et sur ces questions-là je ne transigerai jamais... Répondez-moi donc aussi loyalement que je vous interroge. En vous, est-ce

un ami sincère, dévoué, mais seulement un ami que je dois trouver?

ARMAND, très troublé.

Lucie!

LUCIE, avec force.

Oh! Parlez à cœur ouvert, sans réticences... Ma résolution est prise et je l'exécuterai sans faiblesse... Ou j'obtiendrai l'assurance que je vous demande, ou bien je partirai, et vous ne me reverrez plus jamais.

ARMAND, à part.

La perdre!

LUCIE, l'observant.

Vous ne me répondez pas?

ARMAND, reprenant son sang-froid.

Je cherchais si quoi que ce fût, dans ma conduite passée, avait pu légitimer vos inquiétudes, et je ne trouvais rien... (Avec chaleur.) Je vous ai, dès le premier jour, voué une affection profonde. J'ai essayé en toutes circonstances de vous la témoigner... Et je serais bien malheureux, ayant sincèrement voulu vous servir, vous rassurer, vous consoler, si je n'avais réussi qu'à vous inspirer des soupçons et de la crainte.

LUCIE.

Oh! ne vous méprenez pas sur le sentiment qui m'anime. Je n'ai point douté de votre affection... Bien au contraire!... Mais je veux des garanties pour l'avenir. Et ces garanties, c'est à votre honneur que je les demande. Puis-je, en toute sécurité de conscience, entrer dans la maison de madame de Fontenay? Oui, ou non?

ARMAND, avec fermeté.

Oui.

LUCIE.

C'est bien. Je le ferai. Maintenant, serrez-moi la main et partez. Je veux rester dans la retraite encore pendant quelques semaines. Le délai que je fixe, écoulé, c'est moi qui viendrai à vous. Adieu... Et bientôt : à toujours!

ARMAND, à part.

Au moins, je pourrai la revoir!

Rideau.

---

# ACTE TROISIÈME

A Deauville. Grand salon, donnant sur une terrasse, avec vue sur la mer. Portes à gauche et à droite. — Mobilier très élégant et rustique à la fois. — A gauche, premier plan, canapé en osier, garni de soie. — A droite, premier plan, table et fauteuils. Jardinières pleines de fleurs.

---

## SCÈNE PREMIERE

LA COMTESSE, LE MARQUIS, ARMAND, PAUL, TRÉSORIER, MADAME TRÉSORIER, FIRMONT, MADAME DE JESSAC, LUCIE.

La comtesse, le marquis et Armand, seuls sont en scène. Tous les autres personnages vont et viennent, se groupent et causent sur la terrasse qui est au fond.

ARMAND.

Et vous êtes venu de Caen à Deauville...

LE MARQUIS.

Tout tranquillement, dans ma voiture, à travers cette admirable vallée d'Auge... Les affaires qui

avaient nécessité ma présence à Précigny étaient terminées, je n'avais qu'un pas à faire pour vous rejoindre... et quoique vous ne m'attendissiez pas, je suis parti.

ARMAND.

Et vous nous avez fait une charmante surprise.

LE MARQUIS.

Je ne savais pas trouver si nombreuse société ici...

LA COMTESSE.

En ce moment la saison bat son plein... Les hôtels regorgent.

LE MARQUIS.

J'en sais quelque chose. J'ai eu toutes les peines du monde à me loger.

ARMAND.

Cela vous apprendra à ne pas descendre tout droit chez nous.

LE MARQUIS.

Oh! Vous savez, les vieillards ont leurs manies... Moi je ne suis pas en train à toute heure du jour... J'ai mes heures de recueillement.

ARMAND, riant.

On aurait respecté votre sommeil, même dans la journée.

On entend rire Trésorier, madame de Jessac et Firmont sur la terrasse.

LE MARQUIS.

Ce ne serait pas facile... Ecoutez-les... Et puis, gêner tous ces joyeux vivants, leur imposer mes caprices de podagre... Jamais! Leur gaîté a cent fois plus de prix que mon repos... Reste dans ta solitude, bonhomme, et ne te montre pendant

quelques heures chaque jour que pour réchauffer tes vieux ans à la flamme de cette belle jeunesse.

LE COMTE.

Vous êtes un charmant philosophe...

LA COMTESSE.

Heureux ceux qui savent se plier aux nécessités de la vie, accepter avec une souriante sagesse la décadence physique, les déceptions morales... et faire bon visage à la destinée, si triste qu'elle soit...

LE MARQUIS, se lève.

Chère comtesse... pour le pouvoir... il suffit de le vouloir.

LA COMTESSE.

Pas toujours.

LE MARQUIS.

Tenez, vous avez sous les yeux un autre exemple de philosophie, et c'est mademoiselle Andrimont qui vous le donne... Il y a quatre mois, elle vivait dans une sorte de claustration; du jour au lendemain elle s'est accommodée de la vie mondaine et elle supporte parfaitement les turbulences de votre entourage... Je suis sûr qu'il y a des quarts d'heure où cela ne lui plaît guère. Le témoigne-t-elle? Aucunement. Voilà donc, tout à l'inverse de moi, puisqu'elle est très jeune, et que je suis très vieux, une autre personne raisonnable, car elle est raisonnable?

LA COMTESSE.

Certes. Mais rien n'est plus facile quand on est heureux.

LE MARQUIS, à part, regardant Armand puis la comtesse.

Le mari est silencieux et la femme agressive...

L'horizon n'est pas encore bien clair par ici !...

Une détonation.

## SCÈNE II

LES MÊMES, TRÉSORIER, PAUL, LUCIE, FIRMONT, MADAME DE JESSAC, MADAME TRÉSORIER.

TRÉSORIER.

La première course est terminée... C'est le petit côtre à voiles du comte Woreseff qui gagne.

MADAME DE JESSAC.

Vive la Russie!

LA COMTESSE.

On voit bien de la terrasse ?

MADAME DE JESSAC.

Mieux que de la tribune du Jury...

MADAME TRÉSORIER.

On est infiniment plus à l'aise...

TRÉSORIER.

Et comme lunch, ce n'est pas à comparer !...

ARMAND.

Vous aviez fait une poule entre vous, qui est-ce qui a gagné ?

LUCIE, entrant.

Moi, mon cher cousin... Grande favorite du hasard !

PAUL.

Naturellement ! C'est la première fois que vous pariez.

FIRMONT, parlant à demi-voix.

Aux innocents les mains pleines!...

LE MARQUIS.

Oh! Firmont, quelle voix!... Qu'avez-vous fait de cet organe délicieux qui venait du cœur?...

MADAME DE JESSAC, à part.

En passant par le nez!...

FIRMONT, de même.

Je ménage mes moyens, cher marquis. Je dois dire des vers après dîner chez la duchesse d'Argelès... Si je me sers de ma voix ce matin, je ne l'aurai plus ce soir... Vous comprenez, c'est une question de probité artistique... On se doit au public!

TRÉSORIER, au marquis.

Voulez-vous l'entendre crier?... Je vais dire du bien de Perducières... (Haut.) Il paraît que Perducières a de grands succès en ce moment. Il a joué l'autre jour chez les Champdieu au Tréport.

FIRMONT, amer, s'animant peu à peu.

Ah! oui, maintenant il fait des tournées, comme un cabotin de province... Tout le littoral!... C'est peut-être une façon d'expliquer qu'il est à la côte!... Et il va mendier des échos dans les gazettes de casino... Quelle pitié!... (Avec éclat.) Du reste, je ne comprends pas l'engouement qu'a excité dans notre monde ce garçon-là... Car enfin il n'a rien, ni tempérament, ni intelligence... ni diction... ni physique... Rien, rien! rien!

MADAME DE JESSAC.

Eh!... vous vous échauffez!... Vous allez vous fatiguer.

FIRMONT, reprenant sa voix rentrée.

Vous avez raison... Le vent fraîchit... Je vous

demanderai la permission de mettre mon paletot.

MADAME TRÉSORIER.

Et un petit foulard...

TRÉSORIER, au marquis.

Voilà ! Il en vivrait qu'il ne serait pas plus féroce pour les camarades !

LE MARQUIS, à Lucie, qui est descendue près de la comtesse.

Et le spectacle des régates vous amuse, mademoiselle?

LUCIE.

Oh ! mon Dieu, regarder des bateaux qui font force de voiles, ou des chevaux qui font force de jambes, en plein air, par un beau soleil, c'est un passe-temps comme un autre... Mais en Amérique, j'ai vu mieux que cela... Sur le Saint-Laurent, il y avait quelquefois la course entre deux steam-boats, et alors c'était un effrayant spectacle... En dépit des bancs de sable, des troncs d'arbres flottants, des écueils, des obstacles, malgré tout, à travers tout, il fallait arriver premier. Les passagers se mettaient de la partie, et d'un pont à l'autre des navires rivaux, c'étaient des échanges de paris en forme de défi : Mille dollars que nous vous dépasserons. — Deux mille que vous ne nous dépasserez pas. Et la machine de ronfler, rouge comme de la braise... Nous perdons l'avance... Bourrez du charbon dans les fourneaux... Ils sont pleins? Chargez les soupapes ! — Mais nous allons sauter ! — Bon ! nous sauterons, cela nous fera avancer de quelques mètres, dépasser l'adversaire et nous nous engloutirons victorieux !... Voilà les courses que j'ai vues dans mon pays et vous comprendrez qu'après cela je sois un peu blasée.

LA COMTESSE.

Mais vous êtes bonne personne, Lucie, point méprisante pour nos médiocres divertissements, et vous faites ce que l'on veut.

LUCIE.

Parce que vous ne pouvez rien vouloir que d'aimable et de charmant... Sans cela...

LE MARQUIS.

Vous sauriez vous révolter?...

LUCIE, avec un sourire, mais d'une voix ferme.

Très bien.

Elle remonte. On entend une détonation.

MADAME DE JESSAC.

Voilà la course qui recommence.

Il gagne la terrasse. — Tous vont hors de vue.

## SCÈNE III

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS, retenant la comtesse qui va les suivre.

Bon! Laissez-les aller... Voyons, où en êtes-vous? Y a-t-il amélioration dans votre état moral? Avez-vous retrouvé la tranquillité de l'esprit?

LA COMTESSE, assombrie.

Non. Je suis plus troublée, plus soucieuse, plus inquiète que jamais.

LE MARQUIS.

Votre mari?

LA COMTESSE, assise.

Impassible en apparence, mais fiévreux, et souffrant cruellement, j'en suis sûre...

LE MARQUIS, assis.

Mademoiselle Andrimont?...

LA COMTESSE.

Oh! je n'ai pas un reproche à lui adresser... C'est la plus honnête des femmes... Tous les engagements qu'elle avait pris envers moi, elle les a tenus... Je lui avais offert une affection maternelle... elle m'a rendu une affection filiale.

LE MARQUIS.

Bon! Voilà des rapports parfaits!... Vous l'aimez, elle vous aime... Rien de mieux... Mais dans quels termes est-elle avec votre mari?

LA COMTESSE.

Elle lui montre une bonne et franche amitié.

LE MARQUIS.

Et lui?

LA COMTESSE.

Presque de l'éloignement.

LE MARQUIS, grave.

Ah!

LA COMTESSE.

Il y a même des moments où il paraît prêt à s'emporter contre elle, où il est rude, presque brutal. C'est quand elle est entourée par cette jeunesse aimable et joyeuse qui vit auprès de nous. Alors il a de soudains accès de misanthropie, il disparaît, et on ne le revoit qu'au bout de plusieurs heures, calme en apparence, mais bourrelé d'ennuis en réalité... Quant à elle, on croirait

qu'elle ne veut s'apercevoir de rien... Mais moi, je vois tout, et je me maudis et je m'accuse.

LE MARQUIS.

Vous vous accusez? Et de quoi, grand Dieu?

LA COMTESSE.

Je m'étais crue bien habile en attirant Lucie auprès de moi, et j'ai aggravé le danger en la rapprochant d'Armand. Ne pouvant les surveiller, je devenais folle de jalousie. Les ayant sous mes yeux, je deviens folle de désespoir... Voilà où j'en suis, au bout de quatre mois d'épreuve, et je ne crois pas qu'il y ait de sort plus misérable que le mien.

LE MARQUIS.

Vous me faites beaucoup de peine, en parlant ainsi, mais vous ne m'étonnez pas. Je vous l'avais dit : Ne cherchez pas à savoir.

LA COMTESSE.

Ah! vous aviez raison, et j'ai été insensée en ne fermant pas les yeux. Mais à quoi servent les regrets? Maintenant il est trop tard, les adversaires sont en présence. Il n'y a plus à reculer. La partie que j'ai engagée est mortelle... Eh bien! si le sort est contre moi, je paierai... Oh! comme j'ai toujours fait: princièrement!... Ou je reconquerrai ce cœur qui m'appartient, et alors je ne regretterai ni les efforts tentés, ni les peines endurées, ou bien j'échouerai... et alors tout sera dit pour moi...

LE MARQUIS.

Mina!

LA COMTESSE.

Mon pauvre ami, je ne suis plus à l'âge où une femme recommence son existence, et, d'une tendresse perdue se console par une tendresse nouvelle. Armand ne peut et ne doit être pour moi que le der-

nier amour... Et cet amour, je le défendrai comme ma propre vie.

LE MARQUIS.

Ma chère amie, dans ma longue carrière diplomatique, j'ai toujours vu toutes les questions comporter plusieurs solutions. Je crois me souvenir qu'en amour il en est de même qu'en politique. Il doit y avoir un moyen de dénouer favorablement la situation, si mauvaise qu'elle soit.

LA COMTESSE.

Il n'y aurait qu'un moyen efficace, ce serait de séparer Armand de Lucie... Mais comment y arriver lorsque c'est moi-même qui les ai réunis? Rendre la vie insupportable à cette enfant, la contraindre à s'éloigner de nous, ce seraient là des façons odieuses dont la pensée seule me répugne.

LE MARQUIS.

Voyons. Si vous restez impuissante contre mademoiselle Andrimont, vous n'êtes pas dépourvue d'action sur Armand. Emmenez-le très loin...

LA COMTESSE.

Me suivrait-il? Et s'il me suivait, n'emporterait-il pas avec lui le souvenir de l'autre? J'aurais beau fuir Lucie, je la retrouverais toujours au fond de sa pensée... Absente ou présente elle serait également dangereuse, pour moi... Ce qu'il faudrait, voyez-vous, ce serait un obstacle, placé par elle-même, entre elle et Armand... Tout ce qui ne viendra pas de Lucie sera inutile.

LE MARQUIS.

Je ne vous abandonnerai pas dans la situation où vous êtes, et que vous exagérez, je l'espère... Voyons... laissez-moi jusqu'à ce soir pour réfléchir.

LA COMTESSE.

Un jour de plus compte peu dans ma misère.

LE MARQUIS, douloureusement.

Oh! Mina, est-ce possible que ce soit vous qui parliez ainsi, vous dont j'ai vu le bonheur triomphant.

LA COMTESSE.

La fortune s'est lassée. Elle m'avait accablée, cela m'a rendue exigeante, et je ne sais pas me résigner.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME DE JESSAC, ARMAND, TRÉSORIER, puis MADAME TRÉSORIER, puis LUCIE et PAUL.

MADAME DE JESSAC.

Ah! chère comtesse, vous êtes restée bien tranquille à l'intérieur... Vous avez eu raison... Ce ciel sans un nuage, ce soleil qui miroite sur cette mer indigo... et la fixité du regard pour suivre les bateaux, tout cela m'a donné un commencement de migraine. Assez de régates!... Comte, voulez-vous faire un bézigue?...

ARMAND.

Vous savez que je ne joue jamais.

MADAME DE JESSAC.

Oui, c'est vrai, vous êtes un sage. (A Trésorier.) Et vous, homme vicieux?...

TRÉSORIER.

Moi, je vous gagnerai tout ce que vous voudrez.

Madame Trésorier vient du fond et descend vers eux, suivie de Paul et de Lucie.

MADAME TRÉSORIER.

Comtesse, madame d'Argelès et le duc viennent d'arriver avec Lady O'Donnor.

LA COMTESSE.

Je vais les recevoir. (A son mari qui est assis dans un coin, silencieux et absorbé.) Armand, on m'annonce Lady O'Donnor, vous savez, votre passion de l'an dernier, qui nous chantait le soir à Cowes de si jolies mélodies irlandaises.

ARMAND, avec une gaîté affectée.

La charmante femme! J'aurai grand plaisir à la revoir.

Il sort avec la comtesse.

LE MARQUIS.

Mon cher Paul, est-ce que vous n'êtes pas frappé comme moi de l'altération des traits de la comtesse?

PAUL.

Depuis qu'elle est ici, elle ne va pas bien.

MADAME TRÉSORIER.

Elle se plaint de violentes douleurs au cœur.

LE MARQUIS.

Et cet état ne vous alarme pas?

LUCIE.

Si, beaucoup.

MADAME DE JESSAC.

Mais la comtesse ne veut pas qu'on lui en parle, ni surtout qu'on en parle à son mari.

LE MARQUIS.

Il doit être inquiet, cependant, car je trouve le caractère d'Armand changé.

TRÉSORIER.

Oh! ça... ça tient à une autre cause... Ce cher ami subit la crise du changement de chiffre.

LUCIE.

Qu'est-ce que ça veut dire?

TRÉSORIER.

Ça veut dire qu'il entre dans sa quatrième dizaine, autrement dit qu'il va avoir quarante ans et cela le rend mélancolique.

LUCIE.

Y a-t-il de quoi?

LE MARQUIS.

Non certes!... Peste!... Jeune homme, vous parlez de la quarantaine avec une irrévérence qui vous paraîtra risquée quand vous l'aurez atteinte, et criminelle quand vous l'aurez dépassée... Quarante ans! Mais c'est l'apogée de la force physique et intellectuelle. Pour l'homme c'est l'instant où après avoir beaucoup semé, il commence à récolter, soldat parvient au commandement, homme politique au pouvoir, industriel à la fortune, artiste à la célébrité. Pour la femme c'est l'heure où, beauté épanouie, au charme de la jeunesse, elle ajoute l'éclat de la maturité. Heure précieuse où, pas trop loin du passé, sûre du présent elle peut en souriant regarder l'avenir. Première moitié de la vie où elle s'arrête, un instant, et savoure les joies acquises d'autant plus délicieuses que l'expérience lui en fait sentir tout le prix.

PAUL.

Bravo, marquis!

LE MARQUIS.

Cependant, ces joies, ne vous y trompez pas, sont

fragiles. Un rien suffirait à les troubler. Une crainte, une déception : les illusions s'envolent, les espoirs s'évanouissent, et la femme tout à l'heure radieuse, maintenant désolée, ne trouve plus devant elle que des ruines. L'homme, frappé dans son ambition, ou dans sa fortune, peut se relever. La femme atteinte au cœur est irrémédiablement perdue. Aussi, n'est-ce pas, ce bonheur, si touchant, ne saurait-il être que respecté, car y porter atteinte serait un crime!

MADAME DE JESSAC,

Mon cher marquis, vous êtes effrayant... Vous avez commencé par un alleluia, et vous finissez par un de profundis.

MADAME TRÉSORIER.

Bah! ma chère, ne nous attristons pas !... Nous n'avons l'une et l'autre que vingt-cinq ans.

PAUL, riant.

Ah!

MADAME DE JESSAC.

Comment, ah?... Insolent!

PAUL.

Permettez! L'an dernier vous m'avez dit vous-même que vous en aviez vingt-six. Si cette année vous n'en avez plus que vingt-cinq, c'est que pour vous le temps marche en arrière.

TRÉSORIER.

Comme les écrevisses.

PAUL.

Mais le tout est de s'entendre. A partir d'aujourd'hui il est bien convenu que vous n'avez que vingt-cinq ans?...

MADAME TRÉSORIER et MADAME DE JESSAC.

Oui...

PAUL.

Bon. Alors l'an prochain vous en aurez?...

TRÉSORIER.

Vingt-quatre.

PAUL.

Nous sommes d'accord...

MADAME TRÉSORIER, riant et menaçant son mari.

Vous me paierez ça.

MADAME DE JESSAC.

A moi d'abord!... Prenez les cartes... Et gare à vous!

Ils sortent par la gauche. Le marquis est remonté au fond.

LE MARQUIS, voyant Paul et Lucie rester ensemble, sort par le fond.

## SCÈNE V

LUCIE, PAUL.

LUCIE.

Vous n'allez pas avec vos amis?

PAUL.

Pourquoi me dites-vous cela? Est-ce que vous désirez rester seule?

LUCIE.

Non, quoique je ne déteste pas la solitude.

PAUL.

Suis-je importun ? Je vais m'en aller.

LUCIE.

Non, vous n'êtes pas importun... Vous êtes même agréable... Etes-vous content ?

PAUL.

Je serais content, si j'étais sûr que vous pensez ce que vous dites.

LUCIE.

Pourquoi le dirais-je, si je ne le pensais pas ?... J'ai plaisir à causer avec vous... De tous ceux qui sont ici, vous êtes le seul qui connaissiez mon pays... Entre vous et moi, cela a tout de suite établi de l'intimité. Cependant n'allez pas en conclure que vous m'êtes indispensable et qu'il me manque quelque chose quand vous n'êtes pas là !

PAUL.

Croyez que je donnerais beaucoup pour que cela fût.

LUCIE.

Vous n'êtes pas médiocrement ambitieux !

PAUL.

Beaucoup plus encore que vous ne le soupçonnez... A moins que vous n'ayez lu dans mon cœur...

LUCIE.

Je ne sais pas lire dans ces livres-là.

PAUL, assis.

On peut vous faire la lecture.

LUCIE.

Vous seriez peut-être bien embarrassé si je vous disais: Allez, je vous écoute.

PAUL.

Non. Car tout peut se résumer en trois mots que j'ai sur les lèvres depuis huit jours, que je brûle de prononcer, qu'une timidité absurde a retenus jusqu'ici et qui sont les plus doux qui existent quand on les adresse à une femme telle que vous et qu'on y fait tenir son avenir tout entier : trois petits mots qui en disent bien long: Je vous aime.

LUCIE, le regardant.

Vous m'aimez ?

PAUL.

De toute mon âme.

LUCIE, gaîment.

C'est bien de l'honneur pour votre humble servante, monsieur le baron.

PAUL.

Vous n'êtes pas sérieuse, mademoiselle Andrimont.

LUCIE, railleuse.

Pas sérieuse ! Grand Dieu ! je le crois bien ! Mais si je l'étais, je me fâcherais tout rouge et je vous prierais d'aller rejoindre madame de Jessac et madame Trésorier qui remuent des petits cartons pour tuer le temps, et de leur consacrer vos amplifications galantes.

PAUL, avec humeur.

Il y a beau temps que je leur ai dit tout ce que j'avais à leur dire.

LUCIE.

Bravo ! Et vous croyez que je vais causer avec vous après un tel aveu ? Pour qu'un jour vous disiez à mademoiselle ou à madame n'importe qui,

en parlant de moi, ce que vous venez de dire de ces dames, avec une fatuité superlativement impertinente ?

PAUL.

Vous ne me comprenez pas. Il y a dix ans que je suis le camarade de madame Trésorier et de madame de Jessac... Nous nous connaissons trop pour nous mettre en frais les uns pour les autres...

LUCIE.

De sorte qu'avec moi, c'est le piquant de l'inconnu ?

PAUL.

Que vous êtes méchante ! Vous savez pourtant bien que je suis sincère. Ne vous êtes-vous pas aperçue qu'une transformation s'est faite en moi ? Le vide de l'existence, de plaisir que j'ai menée jusqu'ici m'est apparu. Des idées qui ne m'étaient jamais venues, régulières, droites, dont j'aurais ri autrefois, se sont imposées à mon esprit, et c'est votre douce et charmante influence qui me les a inspirées. A vous voir sérieuse, raisonnable, j'ai rougi de me sentir si peu de gravité et de sagesse. Et j'ai pris la résolution de faire tous mes efforts pour m'améliorer afin d'arriver, si je puis, à ne pas être trop indigne de vous.

LUCIE, le regardant avec douceur.

Vraiment ! vous avez fait cela ?... Et seriez-vous capable de persister dans ces sentiments pendant quinze jours ?...

PAUL.

Mais je crois que j'en serais capable pendant toute ma vie. Il me semble, et de très bonne foi, que rien ne me serait plus doux que d'aimer fidèlement et de toutes les forces de mon cœur et de

ne rien voir au delà de mon amour. Voulez-vous en faire l'expérience?

LUCIE, reprenant son ton ironique.

Pourquoi serait-ce moi ? Cherchez une autre victime. Je ne vous ai rien fait. Ayez un peu de pitié.

PAUL.

Je ne vous demande que de me permettre de vous aimer.

LUCIE.

Je le permets à tout le monde.

PAUL.

De vous le dire...

LUCIE.

Mais il me semble que vous vous passez fort bien de la permission.

PAUL.

Et de ne point, de propos délibéré, refuser de vous laisser convaincre.

LUCIE.

Vous ne préféreriez pas, tout de suite, mon cœur offert à genoux?

PAUL.

Je ne prétends même pas obtenir votre cœur.

LUCIE.

Alors ?...

PAUL.

Votre main me suffirait d'abord. Le cœur viendra après, j'en suis bien sûr.

LUCIE.

Présomptueux !...

PAUL.

Ce n'est pas de la présomption, c'est la cons-

cience très forte de l'amour profond que j'ai pour vous.

LUCIE.

Depuis huit jours.

PAUL.

Depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois. C'était chez la comtesse, lorsque vous vîntes lui annoncer que vous acceptiez les offres qu'elle vous avait faites... Reconduite par elle, vous traversiez la grande galerie. J'arrivais. La comtesse nous présenta l'un à l'autre, et quand j'entendis prononcer votre nom: Lucie, une émotion inconnue me pénétra, comme si dans les deux simples syllabes de ce nom de jeune fille était contenue la mystérieuse formule de mon avenir. Je m'étais incliné devent vous, quand je me relevai, vous descendiez déjà l'escalier, je pus admirer votre taille svelte et l'éclat doré de vos cheveux blonds. Je vous suivis des yeux tant que je pus vous voir, et quand vous eûtes disparu, je restai interdit, plein d'un trouble dont je comprends maintenant la cause, car en vous en allant, vous aviez emporté mon cœur avec vous.

LUCIE, grave, lentement.

Je me rappelle cette première visite... C'est ce jour-là que j'ai abdiqué mon indépendance...

Elle reste pensive.

PAUL.

Lucie, vous ne répondez pas... A quoi pensez-vous ? Est-ce à devenir plus indulgente pour moi ?

LUCIE, comme sortant d'un rêve, d'un ton ironique.

Je ne le crois guère : je n'ai pas une confiance absolue dans vos attendrissements soudains. Vous êtes dépaysé, voilà la vérité... Vous cédez à l'ennui des stations balnéaires, vous cherchez de la

distraction et vous m'avez fait la faveur d'un flirt... Vous vous êtes dit : Voilà une jeune personne qui arrive d'Amérique, elle sera peut-être différente des autres... Elle m'aidera, par une petite guerre sentimentale, à gagner l'époque de la chasse... Est-ce cela?

PAUL, avec calme.

Tout à fait. Et vous en aurez la preuve prochainement.

LUCIE.

Et cette preuve sera ?...

PAUL.

La plus concluante qu'un homme puisse donner de son amour.

LUCIE.

Je l'attends avec curiosité.

PAUL.

La journée ne s'écoulera pas sans que vous l'ayez.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, ARMAND.

ARMAND, très ému, s'efforçant d'être calme.

Je suis désolé de déranger votre tête-à-tête... Mais on m'envoie chercher madame de Jessac, et pour aller, jusqu'à elle, il m'a fallu traverser ce salon.

PAUL.

Mais, mon cher Armand, il n'y a pas de mystère, pourquoi me cacherais-je de faire la cour à Miss Lucy? Toi qui as de l'influence sur elle, parle-

lui pour moi... veux-tu? Jamais tu ne m'auras rendu plus grand service!

Il sort.

ARMAND, pâle et bouleversé, allant à Lucie.

Lucie... il vient de vous dire qu'il vous aime, n'est-ce pas?

LUCIE, le regardant avec fermeté.

Eh bien!... n'a-t-il donc pas le droit de me le dire, et n'ai-je pas le droit de l'écouter?...

ARMAND.

Enfin, il vous l'a dit!... Et vous, que lui avez-vous répondu?

LUCIE.

Que vous importe?

ARMAND, d'une voix tremblante presque avec des larmes.

Lucie, ménagez-moi, je vous en prie, je ne suis pas heureux!

LUCIE, avec gravité.

Comte, si vous souffrez, votre souffrance vient de vous seul... Mais je partirai, si je dois être une cause de souci pour vous.

ARMAND, suppliant.

Non!... ne vous fâchez pas... Dites-moi seulement ce que vous lui avez répondu.

LUCIE, après une hésitation, avec un sourire.

Eh bien!... Je lui ai répondu qu'il y avait, ici, d'autres distractions pour lui, et plus agréables et plus utiles que de soupirer pour moi.

ARMAND, avec un accent profond.

Merci!...

Il s'incline devant Lucie et remonte. Madame de Jessac et madame Trésorier sortent avec Trésorier.

TRÉSORIER, riant.

Quelle colère.

MADAME DE JESSAC, à Armand, lui montrant Trésorier.

Cet homme est affreux. Il m'a dévalisée! Pour un peu, comme Shylock, il m'offrait de me jouer contre argent une livre de ma chair...

TRÉSORIER.

Chère amie, vous exagérez!... Je ne suis pas assez riche pour jouer ce jeu-là avec vous.

Ils remontent vers la terrasse. Pendant ce temps la comtesse est descendue en scène avec Paul et le marquis.

## SCÈNE VII

LA COMTESSE, PAUL, LE MARQUIS.

PAUL.

Comtesse, venez et écoutez-moi, j'ai un grave secret à vous confier.

LE MARQUIS.

Un secret? Je me retire.

PAUL.

Au contraire. Vous avez de l'amitié pour moi, et je serai bien aise que vous soyez au courant...

LA COMTESSE.

Eh bien... Qu'y a-t-il?

PAUL.

Il y a que je suis amoureux.

LA COMTESSE, souriant.

C'est un accident qui vous arrive si fréquemment que vous me pardonnerez d'être un peu blasée.

LE MARQUIS.

Peut-être cette fois allez-vous éprouver des émotions inattendues.

PAUL.

Le marquis est bon prophète... C'est très sérieux... Et quand vous saurez de qui il s'agit...

LA COMTESSE.

C'est donc quelqu'un qui m'intéresse?

PAUL.

Beaucoup.

LA COMTESSE.

Une jeune femme?...

PAUL.

Une jeune fille... Vous ne devinez pas?

LA COMTESSE, avec éclat.

Lucie? C'est Lucie que vous aimez.

PAUL.

Oui, comtesse, Lucie... votre belle cousine...

LE MARQUIS, à la comtesse.

Prenez garde.

LA COMTESSE, avec agitation.

Mais voyons, racontez-moi. Le lui avez-vous dit à elle?

PAUL.

A l'instant, ici même au lieu de regarder les régates...

LA COMTESSE.

Et qu'a-t-elle répondu?

PAUL.

Ah! je voudrais pouvoir vous assurer, d'un air avantageux, qu'elle m'a encouragé... Mais je suis trop véridique pour cela... Miss Lucy m'a écouté et très gracieusement. Elle m'a même répondu avec beaucoup de bonne humeur, trop de bonne humeur, mais je dois dire qu'elle n'a pas paru me prendre au sérieux.

LA COMTESSE.

Alors?

PAUL.

Alors je viens vous conter mon entreprise et vous prier de vous y intéresser. Une femme, et surtout une femme comme vous, est un allié précieux pour un garçon tel que moi. Vous avez sur mademoiselle Andrimont une autorité morale. Eh bien, exercez-la en ma faveur, et vous aurez fait deux heureux, je puis le dire, car moi je l'aime, et je réponds que si elle n'a pas déjà donné son cœur à un autre, je saurai me faire aimer d'elle.

LA COMTESSE, à part.

Si elle n'a pas donné son cœur à un autre... Ah! cette fois n'ai-je pas le moyen de le savoir? (Haut.) Vous avez bien fait de vous adresser à moi... Comptez sur mon aide.

PAUL.

Vous plaiderez ma cause?

LA COMTESSE, avec force.

Comme si elle était mienne.

PAUL.

Alors je suis sûr de réussir.

LA COMTESSE.

Et pas un mot de ce que vous venez de me con-

fier, vous entendez?... Pas même à Armand... Le succès est à ce prix.

PAUL, il remonte vers le fond.

Soyez tranquille. Je serai muet.

LA COMTESSE, l'accompagnant.

Allez... et bon espoir.

## SCÈNE VIII

### LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, revenant au marquis, avec éclat.

Lucie!... Il aime Lucie!... Mais l'obstacle que nous cherchions... le voilà!... C'est cet amour!...

LE MARQUIS, gaîment.

Eh! je me doutais bien qu'il devait exister un moyen de sortir de cette impasse!

LA COMTESSE.

Oui!... Pour moi le salut est là! Ah! Dieu! J'en désespérais! Je ne savais plus que devenir! J'étais folle de douleur! Et maintenant...

LE MARQUIS.

Maintenant il faut conserver tout votre sang-froid, toute votre énergie, car si le plan de bataille est trouvé, la victoire n'est pas encore remportée, et la lutte sera peut-être plus rude que vous ne le pensez.

LA COMTESSE.

Vous craignez...

LE MARQUIS.

Je ne serai pas tranquille tant que je n'aurai

pas vu mademoiselle Andrimont sortir de l'église, sous son voile blanc, au bras du baron de Cravant... Oh! alors, par exemple, je respirerai, et à mon aise, car je connais votre mari, c'est un honnête homme. Et le jour où Lucie sera la femme de son ami, il ne lèvera même plus les yeux sur elle. Seulement il faut en arriver là et, pour cela, il faut l'accord de bien des volontés contraires, à commencer peut-être par celle de la fiancée...

LA COMTESSE, avec agitation.

Oh! je veux être fixée! A quoi bon attendre pour lui parler!... Elle est là, sur la terrasse, rendez-moi le service de me l'envoyer...

LE MARQUIS.

Quoi! Vous voulez, sans plus de préparatifs?...

LA COMTESSE.

Le plus tôt sera le mieux! Il y a assez longtemps que je me meurs dans l'incertitude. Ma patience est à bout!... Allez, je vous en prie.

LE MARQUIS.

C'est bien!... Mais soyez prudente... Vous savez qu'elle est fière et passionnée.

LA COMTESSE.

Je sais aussi qu'elle est loyale et généreuse... S'il le faut, elle saura me comprendre.

Le marquis sort.

## SCÈNE IX

LA COMTESSE, puis LUCIE.

LA COMTESSE.

Allons, à tout prix, il faut que je la décide! Si elle consent je suis sauvée.

Lucie paraît au fond.

LUCIE.

Vous m'avez fait demander, madame?

LA COMTESSE, s'efforçant de sourire et avec douceur.

Lucie... J'ai une requête à vous adresser...

LUCIE, très affectueuse.

Une requête, vous, madame, à moi... Dites un ordre... Vous savez que je suis une fille obéissante et que j'ai toujours fait jusqu'à présent toutes vos volontés.

LA COMTESSE.

Je sais que vous êtes une bonne et charmante enfant... Avec vous je n'ai jamais eu besoin d'ordonner... J'ai prié et cela a suffi... Mais quoique vous m'ayez accordé beaucoup déjà, je ne vous ai jamais encore rien demandé d'aussi sérieux, d'aussi important.

LUCIE, souriant.

Mon Dieu, madame, vous m'effrayez. Qu'y a-t-il donc?

LA COMTESSE.

Il y a que je viens de causer avec M. de Cravant. (Mouvement de Lucie.) C'est, vous le savez, un parfait gentilhomme, plein de cœur, un peu léger,

peut-être, mais jusqu'à ce jour, il lui a manqué ce qui donne de la maturité à l'esprit : une affection profonde. Or cette affection, il m'en a fait la confidence, vous la lui avez inspirée. Et pour vous donner un témoignage complet de la sincérité de ses sentiments, il m'a chargée d'en être l'interprète et de plaider auprès de vous la cause de son bonheur.

LUCIE.

La cause de son bonheur? En est-il bien sûr? Je vous répondrai ce que je lui ai répondu à lui-même... C'est une fantaisie qui passera... (Mouvement de la comtesse.) Oh! il est sincère, en ce moment, vous me le dites et je n'en doute pas, mais il a dû déjà affirmer sincérité pareille, un autre caprice, tout aussi sincère, a dû l'emporter, et les serments de la veille ont été méprisés... Eh bien! qu'il en prenne son parti tout de suite... Il ne lui sera pas difficile d'oublier une femme d'un aussi mince mérite que moi, et il aura au moins cette satisfaction d'avoir respecté mon repos.

LA COMTESSE.

Vous déplaît-il à ce point que vous refusiez même d'examiner sa demande?...

LUCIE.

Non, certes! C'est un charmant homme, et qui m'est très agréable comme compagnon. S'il veut borner son ambition à des relations de simple amitié, je m'y prêterai du meilleur cœur.

LA COMTESSE.

Alors est-ce donc le mariage qui ne vous convient pas?

LUCIE, après un temps.

Peut-être. Je n'ai aucun désir d'aliéner ma liberté. Je me trouve très heureuse comme je suis, et je regretterais de changer ce sort, très satisfai-

sant, contre un autre qui pourrait l'être moins. La sagesse est de s'en tenir à une honnête moyenne. Le célibat me la donne. Je serais bien folle d'y renoncer.

LA COMTESSE.

En ce moment votre raisonnement est juste, mais, un jour, il cessera de l'être et alors il sera trop tard pour modifier votre existence. Vous avez connu déjà les tristesses de l'isolement. Ne craignez-vous pas de les connaître encore? Voyez moi : je n'ai pas d'enfant, la vieillesse vient et, pour me rattacher à la vie. je n'ai que la tendresse de mon mari. (Mouvement de Lucie.) Que deviendrais-je si elle venait à me manquer ? (Continuant avec chaleur.) Croyez en mon expérience : ne repoussez pas une affection véritable, faites ce que je vous conseille, tout vous le commande, la raison, votre intérêt, et peut-être celui des autres...

LUCIE, avec trouble, à part.

Celui des autres...

LA COMTESSE, avec anxiété.

Eh bien! Lucie?

LUCIE.

Mon Dieu, madame, vous ne me parlez guère que de moi... Mais je ne suis pas seule en cause. Il faut penser aussi un peu à M. de Cravant. Croyez-vous que je sois bien la femme qu'il lui faut? Etes-vous sûre que je pourrai le rendre heureux?

LA COMTESSE.

Il vous aime.

LUCIE.

Mais moi, il faut que je ne lui accorde pas ma main, comme par contrainte.

LA COMTESSE, avec agitation.

Par contrainte?... En aimez-vous un autre? Votre cœur n'est-il donc pas libre ?

LUCIE.

Faut-il donc que mon cœur ne soit pas libre, pour que je refuse d'épouser M. de Cravant?

LA COMTESSE.

Si vous le repoussez, vous repousserez tout autre... Lucie, votre refus a pour moi une signification terrible! Et il faut que vous m'en donniez la véritable raison... Ecoutez-moi... Je vous ai traitée comme mon enfant, payez-moi de mon affection par votre franchise..... De vous à moi, il n'est pas besoin de beaucoup de paroles pour que les choses soient comprises... Je souffre, je suis très malheureuse. Je ne vous demande qu'un mot, un seul, qui décide de mon sort.

LUCIE, avec irritation.

Ainsi, voilà où j'en suis réduite par vous!... Il faut que j'abdique toute liberté, que sous prétexte de dissiper des soupçons que rien de ma part n'autorise, si ce n'est peut-être la faiblesse avec laquelle je vous ai cédé quand vous m'avez décidée à vous suivre, il faut que de concession en concession j'en arrive à une sorte de domesticité. C'est odieux! Que vous ai-je fait? Je ne demandais rien ni à vous, ni aux autres. Et vous me tourmentez, vous me torturez... Il faut qu'en une minute, pour vous complaire, je décide de ma vie tout entière... Eh bien! non! Je suis lasse d'être un jouet dans votre main... Vos exigences sont de la cruauté.

LA COMTESSE, allant à elle, avec autorité.

Vous parlez de vos tourments? Voyez les miens. Ces soupçons, que vous me reprochez, j'en meurs! Et en une seconde vous pouvez les détruire! Oh!

je n'impose rien... je n'exige rien... je supplie... Par grâce, Lucie, un mot, un mot, qui me tue ou me fasse vivre.

LUCIE.

Madame...

LA COMTESSE.

Ah! N'hésitez pas, parlez hardiment, quoi qu'il puisse arriver.

LUCIE, lentement.

Ainsi, en acceptant d'épouser celui que vous m'offrez, je rendrais la sécurité à votre esprit et la paix à votre cœur... Il me suffirait de vous obéir pour que vous retrouviez l'espérance et la joie. De ma réponse, avez-vous dit, dépendra votre vie... Eh bien, vivez donc... j'accepte!

LA COMTESSE, la prenant dans ses bras.

Lucie!... Mon enfant!...

LUCIE.

Oui, votre enfant!... Embrassez-moi, aimez-moi, estimez-moi... Car ce que je fais, je le fais pour vous seule... L'homme que j'épouserai, je l'épouserai sans amour, mais vous retrouverez la tranquillité, vous serez heureuse, et je n'aurai rien à me reprocher!

LA COMTESSE.

Ah! Tu seras récompensée... Tu es aimée et tu aimeras... L'amour appelle l'amour. Celui qui t'adore ne vivra que pour toi qui auras fait sa joie. Et la joie des autres, vois-tu, c'est encore ce qu'il y a de plus doux dans la vie.

LUCIE, gravement.

Je le sens bien.

LA COMTESSE.

Quant à moi, chère fille, crois que je te remercie

de m'avoir entendue et comprise... Oh! de toute mon âme!

LUCIE.

Ah! Je ne veux pas qu'on me voie en ce moment.

LA COMTESSE, l'accompagnant vers la gauche.

Va! va! et compte sur ma tendresse.

Lucie sort.

## SCÈNE X

LA COMTESSE, puis ARMAND.

LA COMTESSE.

Elle est honnête, elle n'a jamais trompé!... A lui maintenant. (Armand paraît au fond avec Trésorier qui passe sur la terrasse. La comtesse l'appelle.) Armand!

Il descend.

ARMAND, allant à elle.

Depuis un assez long moment vous avez quitté la terrasse. (La regardant avec attention.) Seriez-vous souffrante?

LA COMTESSE.

Non, j'étais retenue ici par un double entretien que je viens d'avoir d'abord avec Paul, ensuite, avec Lucie.

ARMAND.

Ah!

LA COMTESSE.

N'aviez-vous pas remarqué que depuis quelque

temps Paul était très assidu auprès de mademoiselle Andrimont?

ARMAND.

Si.

LA COMTESSE.

Comme en acceptant notre hospitalité, Lucie s'était placée moralement sous ma protection, j'ai tenu à connaître les intentions de votre cousin.

ARMAND.

Et il vous les a dites?

LA COMTESSE.

Immédiatement.

ARMAND.

Et elles sont?

LA COMTESSE.

Telles que nous devions les souhaiter. Il aime Lucie et désire l'épouser.

ARMAND.

Fort bien! Mais pour que les désirs de Paul puissent se réaliser, il y a une formalité assez importante à remplir, c'est d'obtenir le consentement de mademoiselle Andrimont.

LA COMTESSE.

C'est justement la mission dont Paul m'avait chargée et que j'avais acceptée.

ARMAND, cassant.

Je le regrette. Il eût certainement mieux valu vous désintéresser de cette entreprise... Je crois, et vous aviez, jusqu'à ce jour, partagé mon opinion, que le devoir d'une bonne maîtresse de mai-

son, est de ménager la tranquillité de ses hôtes. Avez-vous attiré mademoiselle Andrimont chez vous pour l'exposer aux importunités de vos amis et aux vôtres?

LA COMTESSE, après un tressaillement, s'efforçant d'être calme.

Je ne crois pas que Paul soit importun à Lucie.

ARMAND.

Et moi je crois que vous vous trompez.

LA COMTESSE.

Connaissez-vous donc sa pensée?

ARMAND.

Oui, je la connais. Comme vous, j'avais constaté que Cravant s'occupait d'elle, et pendant que vous obteniez les aveux de l'un, moi je provoquais les confidences de l'autre.

LA COMTESSE.

Et elle vous a déclaré?

ARMAND.

Que Paul ne lui plaît pas... Et je ne la juge pas d'un caractère à épouser un homme sans l'aimer.

LA COMTESSE.

Il y a bien des sortes d'amour. Et celui qui vient violent comme une folie n'est pas meilleur et est souvent moins sûr que celui qui naît de la raison, c'est ce que j'ai dit à Lucie. Mes arguments ont paru la toucher... J'ai insisté et enfin, malgré tout ce qu'elle avait pu vous dire, elle a fini par se rendre... Elle consent.

ARMAND.

A se marier?

LA COMTESSE.

Avec Paul.

ARMAND.

Elle s'y est engagée ?... Sérieusement et sans retour ?

LA COMTESSE.

Elle m'a autorisée à le lui dire.

ARMAND, avec une fureur qui le déborde malgré lui.

Et c'est vous qui l'y avez décidée ?

LA COMTESSE.

M'en blâmez-vous donc ?

ARMAND.

Moi ? (Se dominant avec effort.) Et de quel droit ? Est-ce que cela me regarde ? Et que voulez-vous que cela me fasse ? Parce qu'elle m'a dit qu'il ne lui plaisait pas !... Eh bien, mais elle s'est jouée de moi... Elle m'a bafoué... De complicité avec lui, sans doute... (Avec rage.) Si je le savais !... (Voyant la comtesse le regarder avec stupeur.) J'en rirais avec eux... Quoi de plus plaisant ? Après tout, et en y regardant de près, vous avez sainement jugé et fort bien agi... C'eût été malheureux de ne pas les unir, ils sont admirablement assortis. Je suis sans illusion, vous pensez bien... Je connais Paul depuis son enfance... Et depuis six mois j'ai eu le temps d'étudier mademoiselle Andrimont... Ils étaient faits l'un pour l'autre... Ce gommeux sans cervelle, uniquement occupé de sa toilette, qui porte des bagues et des bracelets comme une femme, et cette poupée exotique qui sait si bien mentir, avec ses allures capricieuses, sa brusque gaucherie, toute sa pacotille coloniale, bonne à éblouir les seuls imbéciles ! Ils iront vraiment bien ensemble ! Allons ! ma chère, réjouissons-

nous! Nous voilà de noce! Et nous serons là pour les bénir! (Avec un rire convulsif.) Ce sera parfait! Parfait! parfait!

Il marche avec violence,

LA COMTESSE, qui l'a suivi des yeux, avec désespoir, à part.

Ah! malheureuse! malheureuse!

ARMAND, revenant à la comtesse.

Eh bien! Comment supposiez-vous donc que j'allais accueillir cette nouvelle? Je suis ravi. Et il me tarde de voir la fiancée pour lui adresser mes compliments sincères...

LA COMTESSE, se remettant peu à peu.

Mais prenez garde... c'est encore un secret.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, TOUS, revenant de la terrasse. Détonation et acclamation dans la coulisse:

Hip! Hip! Hourrah!

TRÉSORIER.

Le champion français est vainqueur... Hourrah! Est-on bête? Ça fait plaisir...

Ils vont à la comtesse qui est au premier plan à droite avec le marquis et madame de Jessac. Madame Trésorier est au fond causant avec Paul. Lucie est descendue au premier plan à gauche.

ARMAND, allant à Lucie; elle est entre lui et le groupe de la comtesse; à mi-voix.

Lucie, vous m'avez menti tout à l'heure. Vous

êtes d'accord avec Cravant, on vient de me l'apprendre. Je ne suis pas homme à menacer en vain... Donc, s'il s'approche de vous, s'il vous parle bas, si vous paraissez le favoriser, en quoi que ce soit, prenez garde, je me jette sur lui et le soufflette devant tout le monde.

LUCIE.

Ah! c'est ainsi... (A voix haute.) Monsieur de Cravant... (Paul descend au milieu, elle regarde fixement Armand qu'elle contient du regard.) Monsieur de Cravant, veuillez, je vous prie, demander mon manteau et m'attendre sur la terrasse, je vais me promener avec vous... (Paul s'incline et remonte. — A Armand, en passant devant lui.) Voilà le cas que je fais de vos menaces.

ARMAND.

Lucie!

LUCIE.

Jamais je ne permettrai, entendez-vous, à qui que ce soit de me traiter comme vous venez de le faire. Il faut que cette situation cesse... J'entends être à l'abri de vos violences qui sont autant d'insultes contre lesquelles je me révolte.

ARMAND, hors de lui.

Ecoutez-moi... mais, comment vous expliquer... au milieu de tout ce monde. (Madame de Jessac, madame Trésorier, Firmont et Trésorier sont au fond à gauche, la comtesse et le marquis au second plan à droite.) Eh bien!... Ce soir, chez vous...

LUCIE, vivement.

Chez moi? Jamais!

ARMAND.

Alors, ici?

La comtesse passe derrière eux, quittant le marquis, et entend les derniers mots.

LUCIE, passant devant Armand.

Soit ! Et pour ne plus nous revoir.

Elle remonte. Armand est au milieu, la comtesse au premier plan à gauche.

LA COMTESSE, descendant en scène.

Oh ! elle s'est jouée de moi.

Rideau.

---

# ACTE QUATRIÈME

Un salon, dans les appartements de la villa, de style sévère, tendu de vieilles tapisseries, meublé de meubles anciens. — Au fond, une porte s'ouvrant sur un vestibule. A gauche, dans un pan coupé, un bow-window, donnant sur le jardin par une porte-fenêtre. A droite, dans un pan coupé, une porte devant laquelle retombe une portière. Portes à droite et à gauche au premier plan. Un canapé à droite, au premier plan. A gauche, une table et un fauteuil.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, ARMAND, PAUL, LA COMTESSE.

PAUL.

Eh bien! comtesse... Tout à fait remise?

LA COMTESSE.

Tout à fait.

LE MARQUIS.

Vous nous aviez fait très peur.

LA COMTESSE.

Pour un peu de migraine après le thé de cinq heures.

PAUL.

Vous étiez devenue tout à coup si pâle...

LA COMTESSE.

J'avais eu trop chaud dans la journée... Mais il n'en est plus question... Le médecin, qui sort d'ici, me permet de faire ce que je voudrai...

ARMAND.

Et ce que vous voulez, c'est aller chez la duchesse d'Argelès. Pour prouver à nos amis que vous n'êtes pas malade, comme le bruit en a couru, vous risquez sérieusement votre santé. Si vous étiez raisonnable, au lieu de sortir vous vous enfermeriez au fond de votre appartement...

LA COMTESSE, après un regard.

Vous savez que le médecin a aussi défendu de me contrarier...

ARMAND.

Sortez donc, mais comme je vous trouve tout à fait imprudente, je proteste en ne vous accompagnant pas...

LA COMTESSE.

Le marquis vous remplacera. (A Paul.) A-t-on vu ce soir mademoiselle Andrimont?

PAUL.

J'ai traversé tout à l'heure le jardin et me suis rendu à son pavillon. Mais j'ai trouvé sa porte expressément défendue... J'ai insisté pour la voir... Elle ne m'a pas reçu...

LE MARQUIS.

Elle était sans doute dans une heure de misanthropie...

PAUL.

Comtesse... Est-ce mauvais signe pour moi? N'avez-vous rien à me dire?

LA COMTESSE.

Non. Rien encore...

PAUL.

J'attendrai donc... Bonsoir, comtesse... Est-ce que tu sors, Armand?

ARMAND.

J'irai tout à l'heure faire un tour sur la plage et je rentrerai.

PAUL.

Viens-tu avec moi?

ARMAND.

Non!

PAUL.

Alors, à demain. (Il sort.) Bonsoir, marquis.

ARMAND, se lève.

Une dernière fois, sachez que je vous désapprouve complètement.

LA COMTESSE, se lève.

Bon! Allez! Votre conscience est à l'abri.

TRÉSORIER, à la comtesse.

Je vais prendre congé de vous.

LA COMTESSE.

Bonsoir...

Armand sort avec Trésorier.

## SCÈNE II

### LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, avec amertume.

Si je l'avais pris au mot, pourtant, et si j'avais déclaré que je restais... Pour lui, quelle déconvenue!

LE MARQUIS.

Peut-être auriez-vous dû le faire, ne pas le quitter et empêcher son rendez-vous. Mais d'abord êtes-vous bien sûre?...

LA COMTESSE.

Je les ai entendus, oui entendus se dire: à ce soir. (Avec colère.) Après les engagements que Lucie avait pris envers moi, une heure avant, tant de duplicité et d'audace!... C'est en effet à ne pas le croire.

LE MARQUIS.

Pourtant vous avez la conviction...

LA COMTESSE.

Que tout le monde ment autour de moi, oui! Or, victime et dupe à la fois, ce serait trop... Et je veux enfin en avoir le cœur net!

LE MARQUIS.

Et pour cela vous tendez un piège.

LA COMTESSE.

Oh! le plus simple!... Le plus banal! Celui qui réussit toujours! J'ai annoncé que je sortais avec vous. La voiture est là dans la cour. Vous y montez seul. Moi, je reste ici et j'attends!... Mon mari

qui guette au dehors, à cent pas d'ici, n'en doutez pas, voit la voiture s'éloigner... Il me croit partie. Il avertit mademoiselle Andrimont... Moi de cette fenêtre je surveille et le jardin et le pavillon... Je les laisse venir ne soupçonnant pas ma présence, et cette fois, je sais ce que je veux savoir...

LE MARQUIS.

Et si vos soupçons ne se confirment pas? Si mademoiselle Andrimont n'a point menti?.. Si Armand n'a point trompé?.. Si, au lieu de coupables, vous avez devant vous des innocents...

LA COMTESSE.

Alors, en les accusant injustement, j'aurai contracté une dette, et je l'acquitterai, vous pouvez m'en croire... Mais il est l'heure de partir... Montez en voiture, et avant de rentrer chez vous revenez ici. Vous apprendrez si vous avez eu raison en me conseillant la prudence, ou si je n'ai pas eu tort en poussant les choses à l'extrême.

LE MARQUIS, marchant vers le fond accompagné par elle au moment de sortir.

Allons. Si je ne vous obéissais pas, vous m'accuseriez de vous avoir empêchée de vous éclairer, et, qui sait, peut-être aussi de vous trahir. Donc à tout à l'heure.

Il sort.

## SCÈNE III

LA COMTESSE, seule. Elle va à la fenêtre.

Il part. La voiture est au tournant de la route. (Elle ouvre un battant.) Quelle belle nuit, et douce et embaumée! Comme ils doivent respirer avec déli-

ces, ceux dont le cœur est paisible et confiant! (Remontant en scène.) Pour moi, c'en est fait de la confiance et de la paix! Et pourtant, si je m'étais trompée?.. Si je pouvais croire encore! (Avec désespoir.) Ah! comme l'espérance est tenace dans notre pauvre cœur! Je ne puis me résigner à accepter l'irrémédiable abandon. Il me faut une preuve suprême, irrécusable... Eh bien! Dans un instant le problème de ma destinée va se résoudre. (Remontant.) On marche dans le jardin. (Elle regarde.) C'est Lucie... (Elle ferme le battant et recule. Désignant la porte du pan coupé, à gauche.) Par là on vient, c'est Armand!

Elle entre à droite dans le pan coupé et laisse retomber la portière derrière elle.

## SCÈNE IV

ARMAND, puis LUCIE, LA COMTESSE.

Armand entre par le pan coupé gauche. Il va à la porte de droite pan coupé, l'ouvre, regarde et referme. Il va ouvrir la porte-fenêtre à Lucie qui entre par le jardin.

ARMAND.

Entrez, Lucie.

LUCIE, avec sécheresse et froideur.

Vous avez désiré me parler : me voici.

ARMAND, très doucement.

Pourquoi avez-vous refusé de me recevoir chez vous?

LUCIE.

Parce qu'on aurait pu vous voir entrer ou sortir, et que cela ne me convenait pas.

ARMAND.

Autrefois vous consentiez à me laisser venir.

LUCIE.

La situation n'est plus la même.

ARMAND, avec tristesse.

Oui, depuis que nous sommes ici, c'est la première fois que nous nous trouvons seuls ensemble. Quelques mois seulement se sont écoulés, depuis que nous étions dans une intimité si fraternelle, et tant de gêne et de froideur sont maintenant entre nous, qu'il semblerait que des années ont passé.

LUCIE.

A qui la faute?

ARMAND, avec vivacité.

Je ne recherche pas qui est responsable. (Avec tristesse.) Je constate seulement un état très douloureux pour moi.

LUCIE, amèrement.

Vous voilà subitement devenu bien doux! Il y a quelques heures, vous vous montriez moins accommodant.

ARMAND.

J'ai eu un mouvement de colère, que je vous prie de me pardonner.

LUCIE, avec une violence grandissante.

A quoi cela me servirait-il? Peu m'importe votre colère!... Je la dédaignerais volontiers... Ce qui me touche, c'est l'attitude injurieuse que vous prenez, depuis quelques jours, vis-à-vis de moi. Pour vous oublier à ce point, il faut que vous ayez perdu tout tact, toute délicatesse... Ou bien que vous me jugiez une femme avec laquelle on peut tout se permettre.

ARMAND.

Moi? Moi, qui ai pour vous plus que du respect.

LUCIE.

Taisez-vous!... Je ne veux plus me payer de belles phrases. De quel droit m'avez-vous menacée, si je parlais à M. de Cravant, de le frapper devant tout le monde?

ARMAND, sourdement avec supplication.

Lucie!...

LUCIE.

De quel droit? Répondez; de quel droit, faites valoir vos motifs, vos raisons, vos excuses... (Il reste silencieux.) Que signifie ce silence? Est-ce une injure nouvelle? Dites quelque chose. Etes-vous devenu fou?...

ARMAND.

Je ne suis pas fou, quoique je souffre affreusement.

LUCIE.

Vous souffrez... Est-ce une raison pour m'insulter, pour menacer M. de Cravant?

ARMAND, sourdement.

Je le hais!

LUCIE.

C'est votre parent, c'est votre ami!

ARMAND, avec rage.

Je le hais!

LUCIE.

Et pourquoi?

ARMAND, il s'avance transfiguré.

Eh bien, je le hais, parce que je vous aime! Et je

suis malheureux, souffrant, misérable, parce que je n'ai pas le droit de vous aimer. Depuis que je suis près de vous, vous me torturez pour me faire parler. Vous voyez bien que j'avais raison de me taire. Ces paroles que je prononce vous n'auriez jamais dû les entendre, car elles vous outragent, vous qui êtes pure, chaste, digne de toutes les adorations et de tous les respects; elles me séparent à jamais de vous, moi qui ne souhaitais qu'une chose : être votre serviteur fidèle et mourir à vos pieds! (Lucie fait un mouvement pour s'éloigner.) Oh! ne vous en allez pas... Ecoutez-moi... Il a fallu la torture de la jalousie pour me faire perdre toute réserve... Jusque-là il m'avait suffi de vous voir, de vous entendre, de vivre à vos côtés, et je vous aurais sacrifié tout ce qu'il pouvait y avoir d'impur dans mon amour... L'annonce d'un accord entre Paul et vous a troublé ma raison. J'ai senti, pendant quelques instants, que je serais prêt à tuer cet homme, s'il était assez heureux pour vous posséder... Maintenant je suis calme et je suis décidé à tout endurer pour ne point vous tourmenter. Je n'ai aucun droit sur vous, j'ai eu tort de vous parler comme je l'ai fait, oubliez-le, et épousez qui vous aimez, et qui vous aime.

LUCIE, doucement.

Je ne sais pas si M. de Cravant m'aime autant qu'il le prétend, mais ce dont je suis sûre, c'est que, moi, je ne l'aime pas... Je vous l'avais déjà déclaré et vous savez que je ne mens jamais!

ARMAND.

Vous me traitez mieux que je ne le mérite, et je vous aimerais pour votre divine bonté si je ne vous adorais déjà pour votre grâce, pour votre jeunesse, pour tout ce qu'il y a eu en vous de charmant. Oh! ne m'empêchez pas de vous le dire... Ce sera le premier bonheur complet que j'éprouverai,

si je puis sans restriction vous exprimer tout ce que je ressens pour vous ! Il est impossible que vous ne l'ayez pas soupçonné ; j'ai eu assez de volonté pour me taire, mais il ne dépendait pas de moi de ne pas vous aimer, et tout trahit l'amour : la voix, le regard, ce qu'on dit et même ce qu'on ne dit pas. Il est comme ces plantes invisibles dont le parfum tout à coup vous saisit et vous enivre. La plante peut être humble ou superbe, son parfum n'en va pas moins au cœur. Dites. Est-ce que rien de ma tendresse n'a été jusqu'à vous? Est-ce que rien en vous ne répond à mon désespoir ?

LUCIE, avec force mais sans colère.

Taisez-vous ! Ce ne sont point là les paroles que je devais attendre de vous. Au lieu de réparer votre faute, vous l'aggravez. Je voulais partir, vous le savez : pour m'en empêcher, que m'avez-vous promis ? D'être un ami, un frère pour moi. Voyez comme vous avez tenu vos engagements?... Vous avez sacrifié mon repos, ma réputation... Et à quoi?...

ARMAND.

Au désir invincible de ne pas vous perdre!...

LUCIE.

Ainsi vous m'avouez que vous avez menti.

ARMAND.

Oui, j'ai menti.

LUCIE, avec violence.

Oh! mais qu'espériez-vous donc?

ARMAND.

Rien que vous conserver sous mes yeux, dans l'air que je respire... Oh! je ne vous ai jamais fait l'injure de supposer que vous songeriez à moi. Mais mon rêve insensé et délicieux était que vous n'aimeriez jamais, que vous resteriez toujours blanche

et froide comme la neige, et que vous vivriez près de moi, sans penser à vous éloigner, sans songer à un autre... Oh! si cela eût été possible, quelle ivresse de tous les instants!... Lucie... oh! Lucie, je vous aurais bénie et je vous aurais adorée, dévotement, à genoux, et pas un de mes soupirs ne serait monté jusqu'à vos oreilles pour les offenser. Et vous ne vous seriez souvenue que je vous aimais qu'en vous voyant mieux obéie et plus respectée.

LUCIE.

Rêve insensé, vous venez de le dire et qui n'a que trop duré... La situation dans laquelle nous nous trouvons est le résultat d'une équivoque et ne pourra jamais être qu'équivoque.

ARMAND.

Pourquoi?

LUCIE.

Parce que rien n'y est net et franc. Parce qu'enfin le doute sur vos véritables sentiments n'est plus possible pour moi. Dès lors ma conduite, qui ne saurait être que celle d'une honnête femme, est toute tracée.

ARMAND, sombre.

Qu'allez-vous faire?

LUCIE.

Je puis choisir : ou, comme je l'ai promis à la comtesse, épouser M. de Cravant.

ARMAND.

Lucie...

LUCIE.

Ou partir.

ARMAND.

Soit, partez! J'aime mieux vous voir partir, que vous donner à un autre. Mais où irez-vous?

LUCIE.

Dans mon pays.

ARMAND.

Pourquoi si loin? Est-ce donc sans espoir de retour que vous partirez?

LUCIE.

Oui.

ARMAND.

Croyez-vous donc que je puisse supporter l'idée de ne plus vous revoir?...

LUCIE, avec émotion.

C'est ce qu'il faut cependant.

ARMAND, avec éclat.

Mais c'est donc de la haine que vous avez pour moi? Car c'est moi que vous fuyez.

LUCIE, faiblement.

Oui.

ARMAND, avec émotion.

Vous me punissez durement de ma tendresse! Moi qui donnerais ma vie pour vous épargner une larme.

LUCIE.

Armand, je vous en prie...

ARMAND.

Pourquoi vous défier de moi?

LUCIE, avec entraînement.

Eh! qui vous dit que je ne me défie pas autant de moi que de vous-même?

ARMAND, avec éclat.

Lucie!

LUCIE, se cachant le visage dans ses mains.

Ah! folle que je suis de n'avoir pas su me taire!

ARMAND.

Lucie, vous m'aimez!

LUCIE.

Oh! il a fallu votre douleur pour me le faire comprendre. Tout ce qu'il y avait d'obscur en moi soudain s'est éclairci... Puisque je me sentais aussi malheureuse que vous, c'était donc que mes sentiments étaient semblables aux vôtres... Oui je vous aime, mais je n'en suis que plus à plaindre, puisque je dois partir.

ARMAND.

Restez! N'êtes-vous pas sûre de mon respect?

LUCIE.

M'assurez-vous celui des autres?... Non! non! Je ne supporte pas l'idée de me voir soupçonnée... et à bon droit maintenant... Les paroles qui m'ont échappé nous séparent pour toujours.

ARMAND.

Partez! Et je vous suis!

LUCIE.

Si vous faites cela, je vous traiterai comme un mortel ennemi!

ARMAND.

C'est bien, je vous obéirai. Vous le voyez, un mot suffit. (Avec exaltation.) Aucune puissance autre que votre volonté ne saurait m'arrêter. Le reste de l'humanité ne compte pas pour moi, je marcherais sur elle pour arriver jusqu'à vous! Vous m'ordonnez de rester, je reste!... Mais rendez-vous compte de mon désespoir... Jugez des extrémités auxquelles il peut m'entraîner. (suppliant.) Après avoir tout

obtenu de moi, accordez-moi à votre tour une grâce... Restez en France... laissez-moi la joie de penser, que je ne vous vois pas, en ce moment, pour la dernière fois. Le voulez-vous?

LUCIE, avec fermeté.

C'est impossible!

ARMAND, avec une violence contenue.

Alors prenez garde!

LUCIE.

Voilà que vous menacez encore!

ARMAND.

Oh! ce n'est pas sur vous que la menace frappera... C'est sur moi... Si vous me quittez, sans un mot d'espoir, ne vous en prenez qu'à vous des résolutions que je vais prendre.

LUCIE, avec déchirement.

Ah! n'ajoutez pas à ma douleur. Je suis déjà assez malheureuse!

Elle marche vers la porte.

ARMAND, essayant de l'arrêter.

Si vous passez le seuil de cette porte, tout est fini! Lucie, par pitié, songez à mon amour!...

LUCIE, après une hésitation.

Je ne songe qu'à mon honneur!

Elle sort.

## SCÈNE V

ARMAND, puis LA COMTESSE.

Armand court avec un cri vers un petit meuble qui est au fond, il l'ouvre et prend un revolver. Au moment où Lucie est sortie, la comtesse a paru relevant la portière de droite. Elle regarde Armand avec des yeux épouvantés. Celui-ci se retourne et porte l'arme à son front. La comtesse s'élance, la lui arrache des mains.

LA COMTESSE.

Malheureux! (Elle jette le pistolet sur la table.) Voilà donc où vous en êtes arrivé? (Armand s'assied accablé, sombre.) Ainsi c'est pour un misérable amour, que vous voulez vous tuer, et me laisser seule. Seule!... Comme si je ne vivais pas uniquement de votre vie!

ARMAND, avec déchirement.

Eh bien oui, c'est ingrat, lâche et misérable. Tous les reproches que vous voudrez m'adresser sont mérités. Mais je suis sans force contre le désespoir, qui s'est emparé de moi... Si je pouvais réparer le mal que je vous ai fait, je ne reculerais devant aucune peine, tant je trouve vos souffrances injustes... Je me maudis d'en être la cause et je pleure de me sentir incapable de vous consoler.

LA COMTESSE, avec douleur.

Tu ne m'aimes plus! Ah! pourquoi, dans nos tristes cœurs, l'amour survit-il à la jeunesse? Pourquoi cette épreuve affreuse de voir un être cher se séparer peu à peu de nous, et l'indifférence remplacer en lui la tendresse des jours heureux? Comment peut-on l'endurer et continuer à vivre?

ARMAND, sombre.

J'ai voulu mourir.

LA COMTESSE.

Pour elle! Eh! qu'aurait fait ta mort si ce n'est un double deuil. (Comme à elle-même.) Ce n'est pas toi qui devrais disparaître.

Elle pâlit, porte la main à son cœur et chancelle.

ARMAND, s'approchant d'elle.

Qu'avez-vous?...

Il la soutient et la fait asseoir.

LA COMTESSE, sourdement.

Une horrible douleur... (Lui prenant les mains.) Mais, tu as pitié de moi. J'ai encore une petite place dans ton cœur... Ah! si je pouvais l'agrandir... Je suis folle, tu vois, je ne peux oublier... (Fiévreusement.) Mais à l'avenir, je serai plus raisonnable, je t'adorerai non pour moi, mais pour toi... Ecoute, tu disais à Lucie qu'il te suffirait de la voir, de lui parler... Tu la suppliais de rester. Veux-tu que je l'y décide?

ARMAND, avec force.

Jamais! En s'en allant, elle fait son devoir. Si elle restait, pour vous, pour elle et pour moi ce serait l'enfer!

LA COMTESSE.

Et si elle part, pour toi c'est la mort!.. Oh! je n'arriverai pas toujours à temps pour t'arracher cette arme des mains. Le projet que tu as conçu dans une heure de fièvre, dans une heure de découragement, tu l'accompliras. Pour te sauver que faut-il? Que tu sois libre? Veux-tu l'être?

ARMAND, avec stupeur.

Que dites-vous?

LA COMTESSE.

Ecoute, il y a un moyen de rompre tes engagements envers moi et de te rendre la liberté. La loi nous a unis, elle nous désunira. Il y a le divorce.

ARMAND.

Le divorce! Est-ce vous qui parlez, Mina, une femme pieuse, une fervente catholique?

LA COMTESSE.

Eh! que m'importe ma religion quand il s'agit de toi? Que devient ma piété quand elle lutte contre ma tendresse? Comprends donc ce que je te dis. Je suis arrivée à un tel état de désespoir, en te voyant malheureux, que rien ne compte plus que ce qui t'intéresse. Mon Dieu, mais c'est toi, et je suis prête à te sacrifier bien plus que mes scrupules, bien plus que mes préventions : la joie de vivre près de toi, entends-tu, ce qui est ma seule satisfaction sur la terre. Je me séparerai de toi, tu t'en iras et je resterai; tu auras le droit de prendre une autre femme, et moi je serai vivante, et je saurai que tu la possèdes et je ne conserverai d'autre preuve que tu m'as appartenu, que le souvenir délicieux que cela fut, et la pensée atroce que cela n'est plus.

ARMAND.

Je n'accepte pas votre sacrifice. Les liens qui nous unissent sont éternels, et je repousse une liberté qui vous coûterait des larmes. Le divorce est peut-être un expédient utile à ceux qui ne s'aiment pas. C'est la rupture de deux indifférences ou la libération de deux infidélités. Mais il n'est point institué pour des gens comme nous Il n'arrange rien que dans l'ordre matériel. Il laisse les sentiments intacts. Et c'est en cela qu'il ne peut nous être d'aucun secours.

LA COMTESSE.

Vous refusez mon sacrifice... soit. Mais faites-moi la promesse de ne pas renouveler votre tentative.

ARMAND.

Je vous en donne ma parole... mais ç'eût été bien simple...

LA COMTESSE.

Taisez-vous!... Vous me torturez!

ARMAND.

Pardonnez-moi tout que je vous ai fait souffrir, rassurez-vous et ne craignez plus rien de moi.

Il sort.

## SCÈNE VI

LA COMTESSE, seule, puis UNE FEMME DE CHAMBRE.

LA COMTESSE.

Tout est fini!... (Elle va à la sonnette et sonne, elle revient en scène, elle reste immobile, absorbée. La femme de chambre entre par la porte, pan coupé droite.) Allez chez mademoiselle Andrimont, priez-la de venir me parler... (La femme de chambre sort, la comtesse passe la main sur son visage avec angoisse.) Me voilà en face de la solution inévitable!... (D'une voix lente.) Pour qu'Armand soit heureux, il faut qu'il soit libre... et pour qu'il soit libre, il faut que je disparaisse. (Avec désespoir.) Eh! que ferais-je en ce monde maintenant? Prolonger mon martyre? A quoi bon? La mort ne sera-t-elle pas une délivrance?... Oh!

le silence et la paix de la tombe, quel repos! Oublier et être oubliée! (Avec des larmes.) Je le serai promptement... Mais moi-même autrefois n'ai-je pas été oublieuse, l'amour criminel ne l'ai-je pas connu? N'est-ce pas Armand qui me l'a inspiré?... Je suis punie par lui à qui j'ai tout sacrifié... Oui, oui, cela est juste et cela devait être! Allons, encore un peu de courage et ma dette sera payée!

Elle entend marcher au dehors. Voyant le revolver qui est resté sur la table, elle l'enferme dans le bahut où Armand l'a pris et en retire la clef.

## SCÈNE VII

### LUCIE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Venez, ma chère Lucie... La situation, dans laquelle nous nous trouvions ce matin, l'une et l'autre, s'est modifiée... Je croyais, en vous demandant d'épouser M. de Cravant, assurer son bonheur et préparer le vôtre. Il m'a été prouvé que je me trompais... Je vous rends donc la parole que vous m'aviez donnée. M. de Cravant ignore la réponse que vous aviez faite. Vous voilà donc redevenue maîtresse de vous-même.

LUCIE, après avoir examiné la comtesse avec un peu d'inquiétude.

Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire?

LA COMTESSE, l'observant et parlant avec précaution.

Non. Prise de la crainte que vous ne soyez poussée à quelque résolution hâtive, je voulais vous demander quels étaient vos projets.

LUCIE, hochant la tête.

Est-ce là ce qui cause votre inquiétude?.. (Avec chaleur.) Croyez que je ferai tout pour la faire cesser. J'ai le cœur plein de reconnaissance pour toutes vos bontés... Je vous aime, je vous vénère. Ne craignez plus rien. Le trouble que j'ai apporté dans votre existence disparaîtra avec moi. Je vais partir et vous ne me reverrez jamais !

LA COMTESSE, avec lenteur.

Oui, c'est cela. Vous voulez vous éloigner pour toujours... C'est bien là ce que vous deviez faire, et ce que je pouvais attendre de vous... Eh bien! c'est pour vous prier, oh ! très instamment, de ne pas donner suite à votre résolution, de ne pas vous en aller si loin de nous, que je vous ai fait appeler...

LUCIE, avec stupeur.

Quoi ! madame, c'est vous qui m'adressez cette demande ?

LA COMTESSE.

C'est moi.

LUCIE, avec une agitation croissante.

Vous voulez que je reste en France?... A portée de vous et de ceux qui sont auprès de vous ?

LA COMTESSE.

Je le veux.

LUCIE.

Et moi je m'y refuse !

LA COMTESSE, avec fermeté.

Pourquoi ? (Regardant fixement Lucie.) Allons, Lucie, un dernier effort de franchise... La vérité... La vérité tout entière?

LUCIE, avec exaltation.

Vous voulez la connaître, si cruelle qu'elle soit?

LA COMTESSE, avec force.

Oui.

LUCIE.

Eh bien! connaissez-la donc... Il faut que je parte, parce que...

LA COMTESSE.

Parce que?

LUCIE.

Parce que j'aime votre mari.

LA COMTESSE, en lui montrant la pièce voisine.

J'étais là. Je le sais!... j'ai tout entendu.

LUCIE, avec désespoir tombant à ses genoux.

Oh! madame!

LA COMTESSE, avec beaucoup de douceur et de gravité.

Ne sois pas plus sévère pour toi que je ne le suis moi-même. Quels reproches pourrais-je t'adresser? Tu as agi honnêtement, fièrement, mais tu ne pouvais triompher de la fatalité... C'est elle qui a tout conduit.

LUCIE.

Oh! votre indulgence est plus lourde à porter que ne le serait votre colère!

LA COMTESSE, l'attirant à elle.

Et pourquoi de la colère? Lorsque j'ai assisté à tes tourments, lorsque je t'ai vue prête à te sacrifier pour assurer mon repos. Ecoute! Il n'est plus question pour moi de l'avenir, le présent lui-même m'échappe, mes jours sont comptés.

LUCIE.

Quelle affreuse pensée! Ecartez-la de votre esprit, vous vivrez!

LA COMTESSE, avec fermeté.

Non! Le mal dont je souffre ne pardonne pas. Si tu es innocente, Armand, lui, a été coupable envers moi. Au fond de lui-même, il s'adresse de durs reproches, et si je venais brusquement à disparaître, il faudrait tout craindre de son regret désespéré, c'est pour cela que je ne veux pas que tu t'éloignes! Je n'ai aimé qu'Armand sur la terre... Quand je n'y serai plus, remplace-moi auprès de lui, pour l'apaiser, le consoler.

LUCIE, avec angoisse.

Madame!

LA COMTESSE.

Embrasse-moi, et demain, avant ton départ, viens ici... (Avec insistance.) Surtout n'y manque pas. Adieu.

Elle gagne du côté de sa chambre.

LUCIE.

Au revoir, madame!

LA COMTESSE, se retournant sur le seuil avec un sourire.

Adieu!

Elle rentre dans sa chambre.

## SCÈNE VIII

LUCIE, seule.

LUCIE, frappée de cet adieu, au lieu de sortir s'arrête. — Elle fait un pas qui la ramène au milieu du théâtre et se voit seule.

Les singulières paroles et de quel ton elles les a prononcées!... Pourquoi, lorsque je lui disais au revoir, m'a-t-elle, avec insistance, répondu: Adieu!... On eût dit qu'elle se sentait sous la menace d'un grave péril... Il faudrait la rassurer, la raisonner... Et rester auprès d'elle cette nuit. (Allant à la porte et frappant.) Madame! madame! (Elle veut ouvrir la porte qui résiste.) Fermée! (Frappant plus fort et appelant plus haut.) Madame!... Pourquoi n'ouvre-t-elle pas? Il est impossible qu'elle ne m'entende pas! (Elle approche son oreille de la porte, puis reculant avec terreur.) Mon Dieu! c'est comme un gémissement, une horrible plainte... Oh! j'ai peur, j'ai peur! (Courant au fond.) A moi! au secours! Armand! Armand!

## SCÈNE IX

LUCIE, ARMAND, LE MARQUIS.

ARMAND.

Qu'est-ce donc?

LUCIE.

Là... la comtesse... enfermée et mourante peut-être!

ARMAND.

Ouvrez, ou je brise cette porte.

Il enfonce la porte et sort.

## SCÈNE X

LUCIE, LE MARQUIS.

Ils se regardent épouvantés.

LE MARQUIS.

Que craignez-vous donc?

LUCIE.

Qu'elle n'ait voulu mourir.

LE MARQUIS.

Oh! la malheureuse! Si c'est vrai, pas un mot! Que nul ne puisse jamais soupçonner...

La porte de la chambre s'ouvre, Armand paraît, soutenant la comtesse pâle et presque inanimée.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, ARMAND, LA COMTESSE.

ARMAND.

Vite! A moi!

Lucie l'aide à soutenir la comtesse jusqu'au canapé. — La comtesse porte la main à son cœur avec un geste douloureux.

LA COMTESSE.

Viens là, près de moi, jusqu'à ce que mes yeux se ferment pour toujours...

ARMAND, à genoux devant elle.

Par grâce ! par pitié ne parlez pas ainsi, vous vivrez !

LA COMTESSE, à mi-voix.

Ah ! maintenant ce serait dommage ! (Armand éclate en sanglots et pleure la tête sur les genoux de sa femme, dont la voix va s'affaiblissant.) Oui, pleure-moi !.. Ce cœur qui va cesser de battre, n'était plein que de toi !... Trop, sans doute, puisqu'il s'est brisé !... (Regardant Lucie.) Sois heureux sans remords ! Je t'ai pardonné. (Elle prend la main de Lucie et la met dans celle d'Armand. Elle essaie de sourire.) Tu m'entends, Armand, heureux ! (Elle retombe en arrière et murmure encore.) Heureux !

ARMAND, de même.

Ah ! c'est moi qui l'ai tuée ! Vais-je donc lui survivre ?

LE MARQUIS.

Elle vous l'a ordonné !

Rideau.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — Pichat et Pepin.